

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

M. Stevens...

M. Stevens et la «Manufacturer's Finance Corporation»

Un commissaire chargé par le gouvernement d'Ontario de faire enquête sur la faillite de la «Manufacturer's Finance Corporation», où le public a perdu plus de trois millions de dollars, M. John M. Godfrey, conclut que les administrateurs, y compris l'ancien ministre du Commerce, M. Stevens, ont payé des dividendes à même le capital, durant la période de mise sur pied, et que M. Stevens a touché illégalement, outre 2000 actions ordinaires sans valeur nominale, une commission de \$1000 sur la vente des titres.

M. Stevens rétorque à cela que ces conclusions ont été tirées de faits mal établis ou mal présentés, ce qui n'est pas impossible.

Que l'ancien ministre du Commerce soit ou non coupable du crime qu'on lui reproche et qui fut de perpétration courante durant toutes ces dernières années, la chose n'a en soi d'autre importance que de souligner ce que nous avons souvent prétendu à l'encontre de M. Stevens lui-même, à savoir qu'une saine capitalisation des entreprises serait la réforme la plus essentielle de toute l'économie actuelle.

M. Stevens a eu toute liberté d'orienter à sa volonté l'enquête sur les bénéfices commerciaux ou, comme on dit, l'écart des prix : n'est-il pas curieux qu'il se soit montré si impatient de connaître les bénéfices réalisés par telle ou telle société grâce à des pratiques déloyales (*unfair practices*) et que les opérations encore toutes récentes de la «Manufacturer's Finance Corporation» ne l'aient pas intéressé davantage : elles étaient à peine vieilles de cinq années !

La radio et la politique

L'ILLUSTRATION formule le vœu que Radio-Etat nous épargne l'enlèvement des boniments électoraux, après avoir publié ceux de MM. Bennett et des autres chefs de parti. «Radio-Etat, dit-elle, est faite pour notre délassement. Qu'on nous garde au moins ce refuge en période électorale !»

Mais tant qu'à être un refuge, pourquoi Radio-Etat ne proscrire-t-elle pas tous les discours électoraux indistinctement, comme M. Charlesworth l'avait promis et comme nous l'avons naguère demandé ? Du reste, aujourd'hui, qu'est-ce qu'un chef politique ?

Il y a parmi les écouters de la radio quantité de gens que les discours de M. Bennett séduisent et que l'éloquence de M. Mackenzie King ou de M. Lapointe enchante, mais ce genre de rhétorique laisse indifférents ceux qui exigent quelque chose de moins vulgaire dans l'expression de la pensée et c'est de ceux-là qu'il faut avoir pitié. Les chefs de parti sauront bien s'arranger avec les postes libres ! Si on leur refuse toute audience, il sera toujours temps de voir si Radio-Etat ne devra pas leur donner l'hospitalité : en attendant, que le poste de l'Etat délaisse cette clientèle envers laquelle le public ne croira jamais qu'elle puisse rester parfaitement impartiale.

La carte d'identité

On discutait l'autre jour des allocations de chômage à l'Hôtel de Ville. M. Riel, conseiller municipal, exprima l'avis que la carte d'identité empêcherait bon nombre d'étrangers de réclamer l'allocation.

Tout le monde sait que sur les quarante-cinq mille assistés de la ville de Montréal plusieurs milliers n'ont aucun droit à l'assistance, qu'ils soient venus des campagnes spécialement pour la

toucher, ou qu'ils ne remplissent aucune des autres conditions nécessaires.

Il est certain que la possession d'une carte où seraient indiqués non seulement la provenance du titulaire mais ses états de travail, épargnerait beaucoup d'argent à la ville, mais entre la possibilité d'épargner de l'argent à la ville et la chance de profiter un jour ou l'autre d'un vote plus ou moins frauduleux, combien de conseillers municipaux hésiteront ?

Supposons que chaque carte munie d'une photo coûtât deux dollars, la Ville s'en tirerait encore avec moins de \$100,000. Combien de temps faudrait-il pour rentrer dans cette somme ? Ce qui manque surtout à nos conseillers, c'est l'art de compter par deux et deux.

A propos de police

Un dossier déposé à la Chambre des Communes, au cours de la dernière session, indique que l'effectif de la police fédérale est de 91 officiers et 2,378 agents, dont 23 officiers et 1,400 agents seulement sont des Canadiens de naissance.

A supposer que le reste de l'effectif fût d'origine britannique, on comprendrait l'intérêt que le gouvernement fédéral a à mettre la main sur la police des provinces, comme elle l'a fait jusqu'ici dans six provinces sur neuf. Des gouvernements locaux au gouvernement métropolitain la relation est plus éloignée que d'Ottawa à Londres, et l'on voit tout de suite que la mainmise de la métropole sur les polices judiciaires du Canada sera plus facile si le personnel de ces polices est choisi par Ottawa.

Il y a quelques jours à peine qu'à eu lieu la sanglante échauffourée de Regina entre les marcheurs du chômage et la force publique. On ne sait encore si dans cette affaire c'est la sûreté judiciaire, dirigée par Ottawa, ou la police municipale, qui a fait usage d'explosifs. Une chose semble certaine, cependant : c'est que le gouvernement de la Saskatchewan sera plus embarrassé pour établir la vérité que si la police judiciaire relevait de lui. Les gouvernements provinciaux qui ont accepté de remettre leur police entre les mains d'Ottawa ne savaient peut-être pas, à ce moment, jusqu'à quel point ils abdiquaient leur autorité et combien ils favoriseraient la centralisation des pouvoirs. Ce n'est d'ailleurs pas la seule manière par laquelle leur indigence budgétaire les a mis sous l'autorité d'Ottawa, et, partant, sous celle de Londres.

A qui la responsabilité ?

«Entre toutes les sottises promises électorales, il n'en est guère de plus sottise que celle des libéraux qui affirment, fort gratuitement, qu'ils vont trouver des marchés. M. Bennett promettait la même chose en 1930. Il a fait ce qu'il a pu. Les libéraux feront ce qu'ils pourront. Mais il n'est au pouvoir ni de l'un ni de l'autre des partis de réaliser la quadrature du cercle.

«Une bonne moitié des marchés mondiaux sont fermés. Le détestable nationalisme, imposé aux nations par les Etats-Unis et la France dans les cinq ans qui suivirent la fin de la guerre, l'incroyable essor des Républiques soviétiques, les bouleversements amenés par la crise ont rendu impossible, impraticable, le commerce libre.»

Il est fort possible que les libéraux ne réussissent pas tout de suite à se faire ouvrir les marchés, et pour notre part nous ne croyons pas qu'ils aient intérêt à faire dans ce sens de trop larges promesses. Mais à quelle francophobie obéit donc notre confrère en mettant partiellement au compte de la France le nationalisme écono-

SOMMAIRE

M. Stevens et d'autres	Olivar Asselin
La défense de l'Occident	André Bowman
Un salon d'été à l'Art's Club	Emile Venne
Les Concerts symphoniques de Montréal	Georges Langlois
Nos exportations agricoles	Jean-Marie Nadeau
Le «congrès» des municipalités	Dollard Dansereau
Lectures d'été	Berthelot Brunet
Quand la sombre douleur (poème)	Jovette Bernier
Le théâtre se meurt	Louis Pelland
De l'insomnie	Dr G. A. Séguin
Sports individuels ou sports d'équipe	Jean-Robert Bonnier
Lettre de Rome	Charles Carry
Lettre de Paris	Hélène Roulans

mique des cinq années qui ont suivi la guerre, quand tout le monde sait que la France avait signé avec nous un traité de commerce qui donnait d'heureux résultats, que ce traité fut abrogé à la suite des accords d'Ottawa, et qu'aujourd'hui, malgré le renouvellement apparent de ce traité, les relations de commerce franco-canadiennes sont plus languissantes que jamais parce que nous avons, de notre propre gré, limité aux pays britanniques le champ de nos relations commerciales ?

M. Bennett n'a pas fait, pour rétablir la liberté de nos échanges, ce qu'il a pu ; mais au contraire il a fait son possible pour les restreindre, et la seule politique qui s'imposera à ses successeurs, ce sera la politique contraire. C'est d'ailleurs que M. Stevens a déjà compris, puisque, malgré son passé protectionniste et sa participation aux accords d'Ottawa, il propose aujourd'hui de réduire les droits sur les importations de machines agricoles et de textile à l'état brut, et que c'est en activant le commerce qu'il veut résoudre le problème ferroviaire.

Le crédit agricole

«Les adversaires du projet prétendent qu'il y a déjà un crédit rural fédéral», disait M. Duplessis à Sainte-Julienne, «mais il ne faut pas oublier que dans notre province nous sommes dans une situation particulière. D'ailleurs,

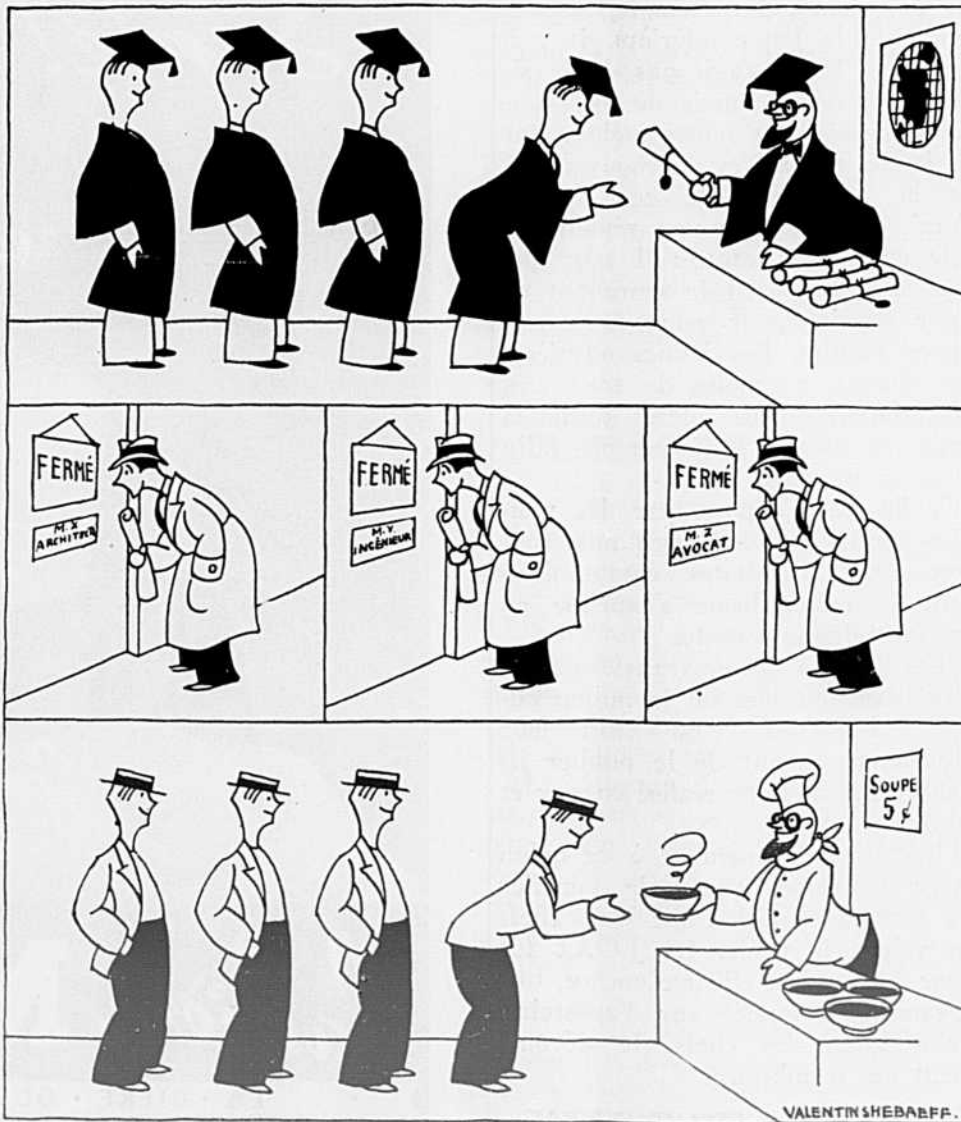
je prétends que la Providence nous a assez bien pourvus, dans Québec, pour que nous n'ayons pas à aller quémander à Ottawa les fonds dont nous avons besoin.»

La Province de Québec ne quémandera rien du tout si toutes les provinces sont traitées de même façon. Toute la question est de savoir si le paiement d'une partie de l'intérêt, que M. Taschereau a assumé, coûtera plus cher à la Province que les pertes de capital auxquelles elle serait exposée si elle prêtait elle-même. M. Taschereau se trompe peut-être, mais le raisonnement de M. Duplessis n'est pas de ceux qui doivent faire condamner un gouvernement.

Un moyen de payer ses dettes

La Confédération rachètera prochainement à 102½ pour \$23,000,000 d'obligations 7%, normalement remboursables en 1940, et on lui attribue également l'intention de rembourser avec des obligations d'un rapport moindre 50 millions de dollars d'obligations échéant à New-York en septembre prochain. On observera que plus le marché des obligations est mauvais, plus les fonds d'Etat se placent facilement, pour peu que le remboursement n'en soit pas trop risqué. Les affaires reprendraient, que l'argent aurait là un emploi tout indiqué ; mais quand personne ne veut prêter à personne qu'à des

D'un sourire à l'autre



... et d'autres

taux prohibitifs, tout le monde veut bien prêter à tout le monde, même s'il est à peu près certain que Monsieur Tout-le-Monde fera faillite. L'Etat a donc tout intérêt à emprunter présentement autant qu'il peut, sauf à augmenter encore ses emprunts à l'échéance si à ce moment le crédit des affaires privées a encore diminué.

Les chômeurs et le travail

Dans le Dakota du Nord, vingt-cinq mille chômeurs se sont précipités à l'ouvrage quand le gouverneur, M. Tom Berry, leur a donné le choix entre le travail des moissons et la faim, et l'on a assisté ces jours derniers à un phénomène semblable en Ontario, où, au dire de M. Hepburn, des milliers de fermes manquaient de main d'œuvre bien que les allocations de chômage fussent distribuées par dizaines de milliers. En Ontario ce sont surtout les chômeurs célibataires que M. Hepburn veut forcer à travailler, mais l'unanimité des approbations qui ont accueilli sa décision montre combien cette décision est populaire. Un confrère fait observer qu'à Montréal il suffit de suggérer qu'on mette les chômeurs au travail, pour qu'aussitôt s'élèvent toute sorte d'objections : la principale raison d'être du chômeur n'est-elle pas de ne pas travailler ?

M. Cartier, M. Landry, M. Houllé.

Il était question de M. René Landry pour remplacer M. Cartier à la vice-présidence de la régie radiophonique, mais il y a un mois que M. Cartier a démissionné et M. Landry n'est pas encore nommé, et au contraire c'est maintenant M. Léopold Houllé qui semble, comme on dit, avoir la planche de devant. M. Houllé ne manque pas des qualités nécessaires et il fait bon constater l'unanimité qui s'est faite sur son nom parmi les journaux d'opinions contraires. Mais M. Houllé lui-même n'est pas encore nommé. M. Cartier ne serait-il pas tout simplement en congé, le temps qu'il faudra pour effectuer entre M. Bennett et M. Stevens l'arrangement que nous avons laissé entrevoir comme possible ? Une dépêche disait l'autre jour que M. Cartier s'était trouvé à Québec un lieutenant dans la personne de M. Jolicœur, ancien secrétaire particulier de M. Armand Lavergne. Autrefois, les lieutenants comme celui-là coûtaient quelque chose, et ce n'est certainement pas M. Cartier qui les aurait payés.

M. Taschereau et la taxe de vente municipale

La GAZETTE se félicite de l'intervention de M. Taschereau dans le procès intenté aux récalcitrants dans l'affaire de la taxe de vente municipale, car, dit-elle (numéro du 27 juillet), beaucoup d'impôts, et de très considérables, qui incombent plus directement le fisco provincial, pouvaient être contestés. L'opinion, dit-elle, est largement répandue qu'il y a aujourd'hui trop d'impôts doublés, au Canada, et comme le sort de certaines sources de revenu semble dépendre de la décision des tribunaux, la nécessité d'une conférence entre les autorités provinciales et le gouvernement fédéral, en vue de mieux définir leurs droits constitutionnels respectifs, apparaît plus clairement.

Evidemment, évidemment. Mais il est bien probable que si les autorités fédérales se montraient animées d'un autre esprit, les gouvernements provinciaux auraient moins objection à les rencontrer. Ce n'est pas en faisant inviter les premiers ministres provinciaux par un simple secrétaire de commission, qu'on pourra leur inspirer confiance.

M. Stevens et les chemins de fer

Ainsi, M. Stevens reste opposé à la fusion des chemins de fer si elle doit se faire à l'évaluation actuelle, mais il ne croit pas à l'impossibilité de réduire la dette du réseau de l'Etat en la proportionnant à l'actif réel, si l'administration prend des mesures pour activer le transport des marchandises. Mais son opposition à la fusion est plutôt un manque de confiance dans la volonté des capitalistes de prendre le réseau de l'Etat avec sa dette actuelle, et une attitude comme celle-là ne veut à proprement parler rien dire. Ce qu'il y a de curieux dans l'attitude de M. Stevens, c'est que l'ancien ministre du Commerce voie la solution du problème ferroviaire, exactement comme M. King ou M. Lapointe, dans l'expansion des transports, c'est-à-dire du commerce. Le problème ferroviaire ne se règlera pas par des mesures à courte vue d'unification ou de fusion, a dit l'ancien ministre, qui a ajouté : «Il n'y a qu'une solution raisonnable, et c'est de créer au Canada assez d'activité commerciale, assez de transport de marchandises et de voyageurs, pour relever les recettes afin de rendre l'exploitation profitable.» A la bonne heure ! Mais cet heureux résultat, l'obtiendrait-on avec le régime douanier qui vise à ce que le Canada produise sur place tout ce dont il a besoin ?

Qui le lui a dit ?

Interrogé sur les chances qu'il aurait d'organiser la campagne de M. Stevens dans la province de Québec, M. Cartier, vice-président démissionnaire de la régie radiophonique, a répliqué qu'il aurait tout le temps voulu, puisque les élections n'auraient pas lieu avant septembre.

L'époque des élections, personne jusqu'ici n'aurait pu la dire : M. Bennett la gardait pour lui, semble-t-il. De fait, il n'est pas impossible que ce soit en septembre. Mais pour M. Stevens ou pour M. Cartier — ce qui est tout comme — il ne fait pas de doute que les élections n'aient pas lieu plus tard ni plus tôt qu'en septembre, et que le parti de la Reconstruction aura d'ici là le temps de procéder à son organisation, contrairement à la tradition politique qui veut que les partis visent surtout à se surprendre les uns les autres. Une feuille montréalaise qui voit en tout quelque occasion d'applaudir M. Bennett nous invitera sans doute à admirer de nouveau la magnanimité de celui-ci, si différente des pièges tendus par les chefs libéraux à leurs adversaires. Peut-être certains préféreront-ils voir dans la déclaration de M. Cartier une preuve de la connivence qui existe aujourd'hui entre le président du Conseil et son ancien ministre.

Un témoignage en faveur de Mae West

Il vient du révérend Neil Dodd, recteur de Sainte-Marie-des-Angeles, à Hollywood. D'après ce «clergyman» épiscopalien, qui a, paraît-il, noué beaucoup de mariages entre étoiles de l'écran, depuis 1918, et qui en est devenu comme un des principaux conseillers religieux de la colonie de Hollywood, les artistes de cinéma sont très pieux : «Mae West par exemple, va à la messe tous les matins...»

Et le révérend Neil Dodd ne se trompe pas ici d'Eglise, car il s'adresse particulièrement à ses lecteurs catholiques.

Au fond, nous ne demandons qu'à le croire.

Mais il y a des choses dont l'évidence s'impose si peu qu'elle prête à rire.

La pitié de Mae West, par exemple.

Olivar ASSELIN

Billet

It's a Long Huey...

Les élections approchent et nombreux sont les candidats au siège de chef de l'Etat. Que ce soit d'un côté ou de l'autre de la frontière, il y a pléthore de génies disponibles qui vont en deux coups de baguette vous remettre la situation en état. Et si vous en doutez, jetez plutôt les yeux sur le Kingfish de la Louisiane et vous serez convaincu. J'avoue même ne pas être bien sûr que la distance soit si grande entre le fauteuil d'Huey et le fauteuil présidentiel qu'occupe actuellement, et avec tant de distinction, mon ami Franklin Delano. La politique sur le Nouveau Continent a des raccourcis parfois impressionnants et que le Vieux Monde ferait peut-être bien d'adopter, question de simplifier l'existence des démagogues et de leur fournir une situation sans trop de peine ni de délai.

Au temps jadis, aux temps héroïques, les Britanniques et mêmes les Américains chantaient : « It's a long way to Tipperary... » et ils trouvaient le chemin long. Huey Long, paraphrasant ces paroles, chante, en se faisant accompagner par son chef de « band » et sur un air qu'il a lui-même composé : « It's Long Huey to the White House... » et prétend entrer aux prochaines élections à la Maison Blanche et ficher mon ami Franklin Delano à la porte, ce qui me rend fort marri.

Car j'avoue que je verrai difficilement dans le fauteuil présidentiel l'inénarrable Kingfish, expectorant de longs jets de salive, et réglementant d'une parole ou d'un trait de plume les situations les plus compliquées.

Mais je vous dis que la politique américaine a des raccourcis parfois effarants et qu'en promettant au vulgum pecus une prime aux vétérans, une rente viagère, un cottage gratuit, quelques automobiles — comme le faisait le non moins inénarrable Hoover, le Kingfish a quelques chances de se faire élire à la présidence des Etats-Unis. Grâce à son nom, Huey arrivera peut-être à décrocher les votes des Chinois naturalisés américains et qui le prendront — on ne sait jamais — pour un des leurs.

Tout de même, je rigolerais si Huey Long entrerait à la Maison Blanche. « Every man a king (pourquoi pas un kingfish?) » et « Share the wealth! » Avec deux phrases comme celles-là, on va loin dans un pays en état de crise.

consiste à délivrer le malheureux capitaliste ou encore le « cochon de payant » de ses derniers sous. cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais cela n'empêche pas les trois mille quatre cent soixante-douze sociétés de brandir avec véhémence leurs programmes respectifs... qui se ressemblent tous.

Jouissez, messieurs, jouissez, mesdames, de vos derniers sous. Vous ne les conserverez plus longtemps...

A moins que, par miracle, un vent souffle à rebours et nous ramène au bon vieux temps où l'argent des autres était profondément révérent (je ne dis pas comment) !

Je ne serais pas autrement surpris de nous voir revenir à une époque historique. Car, précisément, les Américains sont en train de s'acheter quelques ancêtres. Et ils ne pouvaient mieux faire qu'en imitant nos admirables prédécesseurs. C'est pourquoi ils ont voulu avoir, eux aussi, leur petite histoire du Collier.

Le Collier, c'est bien entendu le Collier de la Reine, celui qui coïta quelques têtes, beaucoup de millions, il y a 150 ans, qui rendit célèbre Jeanne, comtesse de Lamotte et qui rendra le même service à quelques-uns de nos contemporains.

Le Collier était exposé à New-York — je me demande pourquoi — et quand je dis exposé, c'est dans tous les sens du mot. Deux gangsters s'en sont emparés, revolver au poing et ne le rendront vraisemblablement que contre espèces sonnantes et trébuchantes. Allez donc exposer des trésors historiques dans la métropole yank !

Mais, en attendant, les Américains ont leur petite affaire du Collier. Ils font comme nos ancêtres et il n'y a pas de raison pour qu'on ne revienne pas aux mœurs de leur époque. Le raisonnement est peut-être tiré par les cheveux, mais il vaut bien autant que celui du major Douglas, de M. Stevens, ou de quelques autres brillants contemporains.

Au moins, en ce qui me concerne, je n'ai nullement l'intention de présenter un programme de restauration.

Tout de même, dira le lecteur, c'est un Long Huey que vous avez suivi pour nous conter votre histoire...

Le Raseur Inconnu

Le « congrès » des municipalités.

Des maires et des conseillers municipaux, venus de toutes les parties de la province de Québec, se réuniront sous peu à Saint-Hyacinthe. Le congrès étudiera plusieurs questions municipales importantes, notamment celle de l'électricité. A ce sujet, M. T.-D. Bouchard, le nouveau ministre de l'Industrie et du Commerce, vantera devant les congressistes « les nouvelles lois sur l'électricité » ; l'ingénieur de Saint-Hyacinthe, M. Jean Bouchard, leur exposera en quoi consistent une « centrale municipale et l'électrification de la cité ». Le directeur du service provincial d'hygiène, le Dr Alphonse Lessard, parlera des « colonies de vacances au bénéfice des enfants des villes ». Notons aussi le mémoire de M. L.-E. Potvin, président de la Commission municipale, sur « les variations du crédit municipal dans la province de Québec ».

Ce ne sont point les sujets d'étude qui font défaut dans un congrès comme celui de Saint-Hyacinthe, mais les techniciens compétents, ajouteront des malins. A parcourir la liste des conférenciers, on voit cependant que les organisateurs du congrès ont fait appel aux meilleurs spécialistes en chaque matière ; plusieurs de ceux-ci jouissent d'une réputation enviable et méritée. Des assemblées de ce genre, éminemment utiles, servent à propager de bonnes règles d'administration et provoquent des discussions souvent fécondes ; les gouvernements prennent toujours en considération les vœux qu'elles leur font parvenir. Il faut déplorer l'absence apparemment totale de nos concitoyens anglais au congrès de Saint-Hyacinthe ; faut-il la mettre sur le compte de leur mauvaise volonté bien connue lorsqu'il s'agit de coopérer avec les Canadiens-Français ?

Il est plusieurs questions que nous aimerions voir sur le programme d'étude du congrès. Pourquoi ne pas vider la sottise querelle que poursuivent depuis quelques années, à coups d'exemptions de taxes, les villes désireuses d'attirer chez elles de nouvelles industries ? Telle veut que les usines Ford, ou d'autres, s'implantent sur son territoire ; or, il n'est pas de sacrifice que la population... et le conseil municipal ne consentent à cet effet. Certaine ville québécoise accueillait volontiers le trafic maritime de Montréal, s'il suffisait de quelques millions de dollars, empruntés à fonds perdus, pour faire oublier qu'elle est mal située et que son port est mal outillé. Concurrence désastreuse pour la province ! Le crédit de plusieurs municipalités s'est ressenti de la générosité de leur conseil. Nous nous réjouissons que de petites ou de moyennes industries s'installent dans les villes et

Les dépenses publiques

M. A.-O. Dawson, président de la section montréalaise de la « Canadian Chamber of Commerce », suggérerait dernièrement la création d'une commission d'enquête sur les dépenses publiques. On sait que la « Canadian Chamber of Commerce » poursuit depuis deux ans une louable campagne à l'effet d'engager nos gouvernements à réduire leur train de vie. « Le peuple canadien, expliquait M. Dawson, est surchargé d'impôts ; il ne pourra soutenir indéfiniment les extravagances de nos corps publics. »

La suggestion de M. Dawson procède de la foi bien connue des anglosaxons dans le pouvoir des enquêtes. La commission proposée découvrirait assurément des moyens de comprimer certains frais d'administration, à Ottawa comme dans les provinces. Elle finirait peut-être par recommander la création d'un office permanent de

dans les gros villages québécois. Mais on ne saurait établir de prospérité durable sur des exemptions de taxes.

Le régionalisme économique est un autre abus que le congrès de Saint-Hyacinthe devrait dénoncer. Nous avons assez, pour faire obstacle à la reprise des affaires, du nationalisme économique pratiqué par le gouvernement d'Ottawa, sans que des conseils municipaux, sous prétexte de protéger le commerce local, imposent une taxe disproportionnée et ridicule aux colporteurs des villes voisines. Les conseils municipaux des Laurentides sont passés maîtres en ce genre d'opérations.

Le congrès de Saint-Hyacinthe pourrait aussi aborder le problème de l'enseignement rural, et se demander s'il n'y aurait pas moyen, par exemple, d'assurer à la pauvre institutrice de rang un traitement convenable.

Il nous reste maintenant à offrir nos meilleurs vœux de succès aux délégués et à féliciter les organisateurs du congrès de Saint-Hyacinthe. Malheureusement, quand paraîtra cet article le congrès aura déjà eu lieu. J'ai tenu quand même à le publier comme un écho de cette importante assemblée, espérant que les suggestions qu'il contient ne seront point perdues.

Dollard DANSEREAU

LA TRIBUNE de Sherbrooke



A boire !

Les ingénieurs d'une mine du Nord se sont livrés à des expériences prolongées pour trouver la boisson qui désaltérerait le mieux. Tous les genres de liquides potables et non alcoolisés furent essayés et la palme fut emportée par l'eau très légèrement salée. Les mineurs savent ce que c'est que la chaleur et la soif, aussi par ces temps de canicule, je vous passe le tuyau.

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

Le temps et la distance sont les deux grands dissolvants de l'amitié. Plus d'amitiés se relâchent par suite du manque de communication que par divergences d'opinions. Votre téléphone abolit le temps et la distance et cimente les liens d'amitié.

Le congrès de la J.O.C.

La journée de la Jeunesse ouvrière catholique fut un véritable triomphe, et la grande presse d'information, en l'affirmant, n'a rien exagéré.

Ce fut avant tout un triomphe catholique et ouvrier. Les six mille jocistes qui prenaient part au congrès ont fait avec conviction et sans aucun respect humain, dans leurs discours comme par leurs manifestations de la journée, une profession éclatante de leur catholicisme agissant.

Tous les discours, tous les rapports régionaux et fédéraux avaient trait à l'apostolat dans le milieu ouvrier. C'est la grande force de la Jeunesse Ouvrière Catholique que son action s'exerce dans son milieu. C'est une des causes du succès remporté par le congrès.

Ce n'est pas la seule.

Il y a encore l'élément humain. La J.O.C. et la J.O.C.F. (section féminine) se composent exclusivement de jeunes ouvriers et ouvrières dont les âges varient entre 16 et 23 ans. Ce sont en majorité des primaires, formés surtout à l'école de l'expérience, et qui fournissent en dehors de chez eux leur principal effort.

Dans ces conditions, leurs recrues ne peuvent être qu'une élite de jeunes gens convaincus et décidés à sacrifier leurs loisirs à l'apostolat.

Dès leur entrée dans la J.O.C., les jeunes ouvriers sont formés, assimilés. Ils viennent, par leur congrès, de démontrer qu'ils vivent leur catholicisme et que leurs cercles d'étude sont des centres de culture, où la plupart ont étendu leurs connaissances rudimentaires sur la morale et la religion.

La Jeunesse Ouvrière sait ce qu'elle veut. Elle l'a exprimé avec précision dans un programme défini et concret. Qu'on relise à cet effet

les propositions adoptées par le congrès pour cette année.

Leur but n'est pas moins précis : « transformer la conscience ouvrière et par elle le milieu ouvrier ».

Ce qui a déjà été accompli à cet égard est incalculable. Les jocistes ont commencé par se pénétrer, il y a trois ans, du sentiment de la dignité de l'homme quel qu'il soit. Et par le rayonnement, ils ont réussi à imposer jusqu'à un certain point le respect de l'ouvrier par l'ouvrier d'abord, par le patron ensuite.

Les témoignages en disent long sur ce qu'était, par exemple, la condition de la jeune ouvrière, il y a trois ans. Il ne s'agit pas de la situation générale, mais de cas concrets exposés sans fausse pudeur par les jeunes pionnières du mouvement. Et la conclusion de ces exposés n'était pas : il faut une révolution. Elle était la suivante : il faut que nous ayons d'abord le sentiment de notre dignité pour nous faire respecter ensuite. Les jeunes ouvrières ont obtenu, en moins de trois ans, la cessation d'abus tolérés jusque-là dans les usines. Il a parfois fallu recourir aux lois.

Voilà qui s'oppose, par des positions définies et un programme concret, aux manifestes communistes dont le matérialisme s'exprime en des formules saisissantes.

Les jocistes savent transformer la conscience ouvrière ou le milieu ouvrier. L'ouvrier, c'est eux ; leur programme, avant de le publier ils l'ont vécu, ils l'ont réalisé en eux et autour d'eux.

Les jeunes consentent à ce qu'on exige beaucoup d'eux ; le sacrifice les attire à condition que leurs chefs en valent la peine. La J.O.C. fut donc à l'origine, elle est encore, une organisation fondée sur l'apostolat, l'abnégation des chefs, le dévouement des membres.

Robert CHARBONNEAU

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4015 Tél. : PL 8511
Directeur : OLIVAR ASSELINE

ABONNEMENT :

1 an 6 mois	
Espagne	
Royaume-Uni	
France	\$3.50 2.00
Etats-Unis	
Canada	
Autres pays	\$4 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal
et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELINE

Directeur de la Publicité : F.-X. Lizotte

• POLITIQUE EXTÉRIÈRE •

La défense de l'Occident

Le pangermanisme renaissant

Quand je dis : la défense de l'Occident, je n'obéis pas, comme on pourrait le croire, à l'humeur du moment ni à un succès de pessimisme virulent. Je ne fais que constater un fait indéniable : celui de la renaissance du pangermanisme, pangermanisme d'autant plus dangereux qu'il est hitlérien, c'est-à-dire dénué des plus éléments scrupuleux reçus dans les milieux civilisés.

On constate trop bien le synchronisme qui existe entre les discours des dirigeants de Berlin et certains de leurs actes, pour être de la renaissance du pangermanisme, pangermanisme d'autant plus dangereux qu'il est hitlérien, c'est-à-dire dénué des plus éléments scrupuleux reçus dans les milieux civilisés.

Nous avons connu, il y a quelques dizaines d'années, une sorte de fascisme avant la lettre, qui s'intitulait néo-slavisme et qui était le digne successeur du panslavisme anti-européen. Nous avons également connu un pangermanisme que l'on avait pu croire détruit par la guerre comme l'avait été le néo-slavisme. Malheureusement, il n'en a rien été et, après une période d'obscurité, le pangermanisme s'est relevé, plus fort de tout l'appui volontaire que lui prête le gouvernement hitlérien et de l'aide involontaire que lui donnent la bêtise et la veulerie vertueuse de quelques hommes, politiques et autres, à l'étranger.

Le pangermanisme ne désarme pas, et c'est pourquoi la première tâche qui s'impose aux hommes d'Etat des pays civilisés est de circonscrire le mal et de se préparer à la défense de l'Occident.

Comme exemple de la méthode allemande d'intimidation et d'insinuation, les dirigeants de Berlin suggèrent des visites réciproques d'anciens combattants. Les gouvernements étrangers acceptent, et donnent même leur bénédiction à ces entrevues. On tombe dans une sentimentalité idiote chez les anciens Alliés, tandis que les Allemands marquent un point en touchant le moral de leurs anciens et aussi probablement futurs adversaires. La mode est aux visites de vétérans : on se tend une main pacifique pendant que de l'autre on arme sournoisement et fiévreusement. Cela pourrait encore s'admettre si les Allemands ne proclamaient bien haut leur intention d'en finir bientôt avec certains de leurs anciens ennemis. Mais, avec un gouvernement hitlérien au pouvoir, la chose est incompréhensible : la France et l'Angleterre font un marché de dupes. Et déjà on trouve dans les colonnes de certains grands journaux de Londres des lettres d'Anglais nouvellement convertis aux beautés du régime

hitlérien parce qu'ils ont été bien reçus et qu'on leur a témoigné des égards de commande ! Les vétérans n'ont-ils combattu pendant quatre ans et demi que pour renforcer le régime des camps de concentration ?

Ceci n'est, après tout, qu'un à-côté de l'affaire. Le principal a été la récente manifestation du « pangermanisme impérial » et de « l'action germanique à l'étranger » qui s'est tenue, il y a quelques semaines, à Königsberg. En accordant à l'Allemagne toutes les circonstances atténuantes que l'on voudra, cette manifestation revêt presque le caractère d'une préparation à la croisade contre les peuples civilisés.

Le gouvernement de Berlin a en effet patronné une manifestation au cours de laquelle des orateurs de marque ont demandé, sur un ton péremptoire, que la jeunesse allemande à l'étranger ait des droits privilégiés et qu'elle soit élevée par des professeurs exclusivement allemands (lire nazis). A la lumière des principes germaniques actuellement en vigueur, la création d'une ligue pour le pangermanisme à l'étranger équivaut à la formation d'un organisme semblable aux fameux Komintern moscovites. Sans compter qu'il est grotesque pour un pays qui se donne un gouvernement totalitaire de venir réclamer des privilèges pour sa population hors frontières, alors que le même gouvernement les refuse catégoriquement aux étrangers établis dans les limites du Reich.

Les prétentions allemandes sur l'Alsace et la Lorraine sont aussi inadmissibles pour la France que celles qui visent les territoires de l'Est le sont pour la Pologne, l'Australie ou la Tchécoslovaquie.

Cette menace ne s'arrête pas là. Avec le nouvel accord naval, le Reich va posséder la maîtrise incontestée de la Baltique. Les Scandinaves, pourtant gens paisibles, savent trop bien ce que cela signifie. Ils parlent d'armer et ils ont parfaitement raison. Malheureusement, l'Allemagne trouvera là un autre prétexte pour augmenter ses forces déjà beaucoup trop considérables.

Avec cela, l'éclipse temporaire de l'Italie dans les affaires de l'Europe centrale fait le jeu des Allemands.

Il est curieux de voir qu'un gouvernement aussi réaliste que celui de Rome ne se rende pas compte des risques d'une aventure africaine et qu'elle cherche au loin un ennemi, alors que l'adversaire le plus dangereux se trouve presque à sa porte.

Comme ce ne seront pas les pays d'Extrême-Orient qui viendront prêter main forte à l'Europe lors de la grande crise, il serait bon que les pays du Vieux Continent songeassent enfin à leur propre sécurité.

L'âne de Buridan

Actes et déclarations sont parfois contradictoires : témoin l'entente navale anglo-allemande, après et malgré Stresa, et le

Delikatessen pour les dames de Londres



Dessin de Forain, du 23 octobre 1915, paru dans la collection « De la Marne au Rhin »

premier discours de sir Samuel Hoare, en tant que secrétaire des Affaires étrangères, après l'accord sur la flotte du Reich.

Il serait un peu trop facile et probablement inexact de prendre le ministre anglais comme bouc émissaire et de le charger d'intentions qu'il n'a peut-être pas. Il est difficile de croire — comme certains l'avancent — que sir Samuel Hoare, complètement caginé aux idées nazies en raison de ses sentiments russophobes, va procéder à « une épuration » du Foreign Office et se débarrasser de tous les fonctionnaires « trop francophiles » pour les remplacer par des hommes sûrs. Le cabinet anglais, même converti à une théorie nouvelle de la sécurité européenne, ne le laisserait probablement pas faire. Mais il n'en demeure pas moins que le secrétaire des Affaires étrangères penche encore plus du côté allemand que sir John Simon lui-même et qu'il fait contre-poids à l'influence de M. Eden, gagné, lui, aux idées plus saines de la défense de l'Occident.

Sir Samuel Hoare s'est révélé un ministre remarquable de l'Air. Plus tard, au ministère de l'Inde, il est arrivé à ses fins avec beaucoup d'habileté. Mais cela ne veut pas dire qu'il réussira complètement comme secrétaire des Affaires étrangères. Sir John Simon avait été dans ce domaine ce qu'il est devenu d'appeler un « flop ». Sir Samuel pourrait, lui aussi, n'être qu'un diplomate de second ordre.

Lors du remaniement du cabinet, il y a quelques semaines, tout le monde s'attendait à la nomination au Foreign Office de M. Eden qui, quoique jeune, avait montré des qualités indéniables de négociateur. Or, peu de temps avant la constitution du ministère Baldwin, des influences occultes commencèrent à jouer pour écarter M. Eden de Downing Street et une faction, curieusement dirigée par M. Chamberlain, chancelier de l'Echiquier, mit son veto à une nomination qui semblait assurée.

A quels motifs ont obéi les gens qui se sont opposés à l'installation de l'ancien lord du Sceau Privé, ce n'est pas très difficile à dire : une faction d'hommes politiques et de personnages influents — entre autres à l'Amirauté — tenait

à une entente avec le Reich et est arrivé à faire triompher ses vues. M. Eden était trop « francophile ». Sir Samuel ne l'est point : il est même russophobe, ce qui est dû au souvenir désagréable de sa mission à Pétersbourg pendant la guerre. Il offre donc toute garantie aux yeux de la faction en question.

En attendant, son action se résume à ceci : entente navale avec le Reich pour faire pendant à l'alliance franco-russe ; discours ambigus le 11 juillet où il essaie de concilier les contraires en déclarant que le front de Stresa n'est pas rompu, bien que le gouvernement britannique ait, pour toutes fins pratiques, déchiré une partie du traité de Versailles ; déclarations sur la sainteté de la S.D.N. et sur le respect des engagements signés ; position diplomatique tantôt favorable, et tantôt opposée à l'Italie ; enfin pourparlers plus ou moins secrets entre Londres et Rome, en vue de partager l'Ethiopie en sphères d'influence — selon la lettre et l'esprit du traité de 1906.

Tout ceci correspond à quoi ? Tout d'abord, à un souci de maintenir un équilibre spécifiquement anglais en Europe — équilibre impossible à réaliser — ; secondement, à limiter la course aux armements en « contrôlant » la nouvelle flotte allemande ; troisièmement, à empêcher l'Italie de prendre pied trop fortement vers les sources du Nil ; quatrième, à sauver la face de la S.D.N. et enfin, à prévenir des contre-coups politiques dangereux au sein des peuples de couleurs vivant sous la domination de l'Angleterre.

Comme on le voit, ces cinq objets sont quasi inconciliables : il faut choisir entre l'alliance avec l'Allemagne et l'alliance avec la France, l'Italie et même, tout paradoxal que cela puisse paraître, avec la Russie, pour assurer la défense de l'Occident contre le communisme brun qui devient de jour en jour plus redoutable.

L'âne de Buridan mourut de faim pour ne pas avoir su choisir sa route. Espérons qu'il n'en sera pas de même de sir Samuel Hoare, et que le secrétaire des Affaires étrangères anglais saura se rendre compte à temps qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

André BOWMAN

Dictateur à poigne ou dictateur à bottes ?

par ANDRE BOWMAN

Crise financière, crise politique et morale, disent les observateurs, pas toujours pessimistes ni malveillants, qui étudient de près la situation de la France et se demandent de quoi sera fait le proche avenir. Crise du régime, qui ne pourra se résoudre que par une dictature, disent les partis extrêmes. Crise du XXe siècle, diraient peut-être les observateurs plus impartiaux, crise généralisée et contre laquelle il n'y a rien à faire, sinon de s'adapter aux conditions nouvelles de la civilisation.

Il n'y a plus que les libéraux et les démocrates pour déclarer qu'il n'y a pas à proprement parler de crise, mais qu'en revanche il y a des gens qui en parlent toujours, qui en exagèrent les caractères, afin d'imposer leurs vues et faire triompher leurs théories. Les bouleversements politiques actuels sont les résultats directs et immédiats de la déviation des institutions existantes, par des gens incapables de les conserver et de les faire fonctionner normalement. D'après les libéraux et démocrates, se sont les mêmes gens qui ont ruiné un système lentement mis au point au cours des cent cinquante dernières années, qui prétendent maintenant que ce système est périmé et qu'ils en ont un autre, tout prêt, et qui fera merveille. Bien entendu, ajoutent les libéraux, ce sont messieurs les saboteurs qui prétendent avoir le monopole de la reconstruction.

Quelque chose, dans les arguments des libéraux, peut donner à réfléchir : il y a toujours eu du chômage, à toutes les époques et dans tous les pays du monde ; il y a toujours eu un malaise politique, social ou religieux dans toutes les nations et sous tous les régimes. Vous n'avez pas besoin de dictateurs, disent les libéraux, vous n'avez besoin que d'un peu de bon sens.

Depuis le début de la crise du régime, la question se pose avec une singulière insistance : « Aurons-nous un dictateur à poigne ou un dictateur à bottes ? » Ce qui pourrait se traduire plus librement par : « Trouverons-nous un Bonaparte parmi les hommes du jour, ou nous contenterons-nous d'un nouveau général Boulanger ? »

Au moment où les difficultés politiques et financières soulèvent toute sorte de problèmes, entre autres celui de l'existence même du régime et des institutions nationales, on comprend fort bien l'anxiété de la France, à la recherche d'un homme, d'un chef. Les partis extrêmes cherchent toujours — mais la gauche pas plus que la droite n'ont encore découvert — « le défenseur de la démocratie » ou « l'homme qui rétablira l'ordre dans le pays ». Il faut, bien entendu, excepter les monarchistes, qui comptent sauver la France, aplanir toutes les difficultés, résoudre tous les problèmes, par le pur et simple rétablissement du Roi avec toute la pompe et l'étiquette traditionnelles et par la restauration de

quelques vieilles coutumes datant d'au moins deux cents ans. Il faut en excepter aussi l'ACTION FRANÇAISE, monarchiste elle aussi, mais infiniment plus réaliste, à tendances dictatoriales, ou tout au moins autoritaires. Les royalistes ont le Roi et cela leur suffit. Mais les démocrates et les pseudo-démocrates, à nuances aussi nombreuses que variées, se demandent vers qui tourner leurs regards.

Personne dans le personnel habituel de la Troisième République qui jouisse d'une autorité suffisante pour entraîner derrière lui la majorité de la population. On cherche et on ne trouve pas. On parle de dictature : mais il reste à découvrir le Dictateur.

Comme chacun sait, il est infiniment plus facile de trouver un candidat-dictateur qu'un dictateur véritable. Ce dernier ne se fait pas sur commande, on ne le choisit pas, on ne l'élit pas : il s'impose. Et jusqu'ici personne ne s'est imposé. Et les partis de tourner en rond, une lanterne à la main, à la manière de Diogène...

On a parlé de dictateur civil, d'un politicien rompant avec la tradition parlementaire et mettant enfin son énergie au service exclusif du pays ; ce n'était qu'un rêve. On s'est tourné alors vers les militaires, car, en fin de compte, c'est toujours vers les militaires que les gens se tournent instinctivement : quelques généraux célèbres ayant fait leurs preuves durant la Guerre devinrent les hommes de l'avenir, des dictateurs potentiels. Mais là encore, déboires. Un général d'un dynamisme bien connu, Mangin, mourut prématurément. Foch ne voulut jamais rien entendre, pas plus que Lyautey, pas plus que Weygand.

Et, certes, s'il y eut jamais des hommes capables d'entraîner la presque totalité de l'opinion derrière eux, c'étaient bien ces généraux célèbres. On se tourna alors vers les militaires « de seconde zone », vers quelques officiers qui fréquentaient, comme en Pologne, ce qu'on appelle « la table des colonels » : on ne trouva rien, ou presque. C'est à peine si le nom du lieutenant-colonel de la Rocque émergea d'entre tous les noms cités.

Il est vrai que La Rocque avait derrière lui une organisation assez puissante, celle des Croix de Feu. Mais même parmi ces anciens combattants l'unité n'est pas complète. Elle est même loin de l'être, si l'on en juge par des déflections récentes de jeunes chefs de file qui demandent plus d'action de la part de leur chef, et de quelques autres qui exigent une attitude plus claire sur les buts politiques du parti.

Car de simple association d'anciens combattants titulaires de la Légion d'Honneur, les Croix de Feu sont devenues, comme en Allemagne, comme en Italie, un groupe politique d'anciens combattants. Il lui faut donc un programme et surtout un chef.

La Rocque est-il ce chef ? Ou bien n'est-il qu'un simple président nominal d'une organisation comme il en a tant poussé dans tous les pays au lendemain de la guerre ? C'est ce que seul l'avenir pourra démontrer. En attendant, il est à la tête de quelque chose de plus qu'un parti politique situé en dehors de l'enceinte du Parlement. Il a derrière lui une puissante machine et quelques cerveaux. Les Croix de Feu ont démontré jusqu'à l'évidence que, si l'occasion s'en présentait, ils pourraient jouer un rôle de tout premier plan dans la crise du régime, dont on parle toujours et qui ouvrirait, naturellement, des successions. L'opinion publique est loin d'être ralliée tout entière au parti du colonel : la gauche, le centre et même la droite monarchiste lui sont hostiles. Cependant, en principe, le parti des Croix de Feu devrait avoir pour lui l'immense majorité des suffrages puisqu'il représente les anciens combattants, cette génération impitoyablement sacrifiée pendant la guerre et même depuis la signature de la paix.

Mais de nos jours l'histoire s'écrit vite et à dix-sept ans d'intervalle on ne se souvient de la guerre que pour célébrer pompeusement quelque cérémonie qui puisse donner lieu à des discours.

La presse ÉTRANGÈRE

La Grande-Bretagne et le bloc-or

Sous ce titre, le FINANCIAL TIMES (196) publie l'éditorial suivant :

Notre point de vue fondamental quant à la situation peut être exposé très simplement. Nous estimons que les monnaies du bloc de l'or sont surévaluées par rapport tant à la livre qu'au dollar, et que ce déséquilibre est un obstacle très sérieux à la stabilisation monétaire et à la reprise du commerce international. Tant qu'il existera, il est inutile que nous cherchions à stabiliser, pour la bonne raison que nous ne pouvons pas mettre la livre en équilibre à la fois avec le dollar et avec les devises du bloc de l'or. Si nous tentions l'impossible, le seul résultat serait d'arrêter la reprise de notre commerce intérieur et c'est pourquoi nous préférons laisser aller les choses à la dérive. Il s'ensuit que si les pays du bloc-or décidaient de pratiquer la dévaluation de leur propre gré, cet obstacle serait écarté automatiquement. Cela ne veut pas

dire que nous croyions avoir le droit d'insister pour que ces pays aient recours à la dévaluation, encore moins qu'il convient que nous dirigions notre politique monétaire, à nous, de manière à les y obliger.

L'accident de M. Schuschnigg

On lit dans le JOURNAL DES DÉBATS sous la plume de M. Pierre Bernus :

Même si l'enquête conclut au caractère fortuit de l'accident, on ne pourra jamais affirmer en toute connaissance de cause que la malveillance n'y a été pour rien. Il est d'ailleurs possible qu'à Vienne même bien des gens préfèrent ne pas savoir le fond des choses. Dans tous les cas, il faut se dire que les actes criminels sont constamment à craindre dans la lutte que le Reich a entreprise pour la conquête de l'Autriche. M. von Papen et les nombreux agents nazis qui sont sous ses ordres poursuivent avec ténacité leur travail de termites. Aucun scrupule n'arrêtera les dirigeants nazis le jour où ils penseront que la violence peut leur

permettre de s'emparer du pays convoité. L'assassinat du chancelier Dollfuss a suffisamment prouvé qu'ils ne reculaient devant aucun crime. La question d'Autriche devrait plus que jamais appeler l'attention des gouvernements européens. A tout instant, elle peut être l'occasion de quelque acte qui menacerait aussitôt la paix. Seule une réaction immédiate, analogue à celle de l'Italie au lendemain de la mort de M. Dollfuss, pourrait alors rétablir la situation.

Le conflit italo-éthiopien

M. Wladimir d'Ormesson écrit dans le FIGARO :

Comment ne pas être d'accord avec l'Angleterre pour déplorer, au moment où l'Europe se trouve à un tournant tragique de son histoire, que des incidents aussi graves risquent d'éclater en Afrique et tendent dès maintenant à l'extrême une atmosphère internationale déjà saturée d'électricité ? Pourtant l'Italie a l'éternité devant elle pour développer son influence en Abyssinie. Alors, pourquoi précipiter les choses ? Pourquoi leur donner un tour si aigu ? L'Italie n'a aucun besoin de prouver au monde qu'elle est

capable de terrasser l'Abyssinie. Chacun le sait. Au surplus, la guerre coloniale se fait bien moins à coups de canons qu'à coups d'habiletés. Lyautey, qui fut maître en la matière, a conquis le Maroc avec sa politique indigène et ses officiers de renseignements bien plus qu'avec ses mitrailleuses. Ces parties-là sont longues. Elles exigent une patience inlassable. Elles ne se jouent pas, comme les conflits européens, sur des champs de bataille.

Le colonel Lawrence

est-il bien mort ?

A peine la vie curieuse du colonel Lawrence s'est-elle achevée que des bruits étranges circulent.

Un voyageur ne l'a-t-il point aperçu aux confins éthiopiens ? La mort du fameux agent de l'Intelligence Service ne serait-elle qu'une comédie, prélude à de nouveaux exploits ?

M. Alexandre Petit dans le JOURNAL examine chacune des bizarreries qu'on peut relever dans l'accident mortel du soldat Shaw (soi-disant Lawrence) et dans la manière expéditive avec laquelle il a été enterré. M. A. Petit écrit à la fin de son article :

Mais il y a d'autres circonstances étranges dans cette tragique histoire. D'abord la mise en bière fut faite à l'hôpital, dans la chambre gardée par les factionnaires baïonnette au canon. C'est donc enfermé dans son cercueil

que le cadavre Shaw-Lawrence fut amené à Cludshills, pour être enterré dans le cimetière de la vieille église de Moreton.

Autre singularité, les obsèques de cet homme qui joua un rôle si considérable pour le bien de l'Empire se déroulèrent sans pompe aucune, sans déploiement de troupes, sans la présence de grandes personnalités militaires dont Lawrence avait été un collaborateur prestigieux. Quelques personnes qui ne pouvaient rien voir, assistèrent seules aux discrètes funérailles. On fit dire que Lawrence avait voulu cela.

Enfin, Lawrence fut enterré sous le nom de Shaw. Craignait-il d'être importuné jusque dans sa tombe par ses admirateurs ? Ou bien n'est-ce pas qu'il fallait bien enterrer Shaw parce que Shaw, lui, était mort ?

On dira qu'il y avait la famille. C'est exact. Il y avait un frère de Lawrence qui, lui, fut admis à l'hôpital et qui assista aux obsèques. Celui-là sait. Un autre frère, missionnaire en Chine, était avec sa mère sur un bateau qui les ramenait en Angleterre. Ils ont dû être renseignés aussi, par la suite. Ils n'ont pas parlé. Ils ne parleront pas.

Cependant ni la mère, ni les frères de Lawrence ne portent son deuil.

Demain, sans doute, l'Intelligence Service protestera-t-il contre ce qu'il appellera une ridicule légende. Il sait, tout comme celui qui a écrit ces lignes, qu'à moins d'un singulier hasard, rien ne viendra compromettre l'équilibre de cette tragédie si soigneusement construite.

ARTS et LETTRES

Lectures d'été

Il fait très chaud, je souffre de troubles cardiaques qui n'ont rien de commun avec les troubles du cœur ou de cœur (les deux peuvent se dire), je ne lis guère et il paraît que je dois faire de la critique. Si tant est que j'aie jamais fait ce métier abrutissant, pour soi et les autres, du critique. Je me vante, d'ailleurs, quand je dis que je ne lis pas : la manie de la lecture est une démanaison qui vous laisse à votre lit de mort, et si je vois saint Pierre un jour (au plus tôt possible, Seigneur, car je suffoque de chaleur, non pas, chère Jovette, de chaleurs, ne vous y trompez pas), ce jour-là, ce jour béni, je me présenterai, un bouquin sous le bras. Ce qui ne veut pas dire que j'aurai lu, encore une fois. Mais on respire, on aspire les volumes comme l'air, pourvu, bien entendu, qu'ils ne soient pas trop canadiens.

Le dernier livre que j'ai lu, et que je vous recommande, et que je vous supplie de lire, c'est tout simplement *Œuvres de Jean Racine* (inutile d'indiquer la maison d'édition). Je parie que vous ne connaissez pas Jean Racine. D'abord, vous ne connaissez pas son portrait d'un peintre anonyme, et qui est au musée de Langres : je n'en ai moi-même vu qu'une reproduction. Ce beau visage se permet d'être mystérieux et ces beaux yeux ont le droit de l'être : ils ont, à coup sûr, tout vu.

Je lis Racine depuis toujours, et je l'estime, pour ses vers, le plus grand lyrique du monde, en même temps que pour ses tragédies, le plus judicieux auteur comique qui soit. Il a inventé le romantisme bien avant les vrais romantiques : *Andromaque*, autant qu'une pièce de Shakespeare, est un mélange de drame et de comédie. Ce que je vous dis ne vous intéresse pas : l'important, c'est que ce soit là un petit problème qui me distraie et me fasse oublier la chaleur et mes troubles cardiaques qui, encore une fois, ô Jovette, n'ont rien à faire avec les troubles du cœur.

Si vous lisez Racine, vous assistez à une comédie en musique. C'est du Mozart et ça n'est pas tout à fait du Mozart. Le *Racine* de Langres était un homme très triste que ses sentiments religieux empêchaient de se suicider, mais il n'en souriaient pas moins, je le jure, et il n'en riait pas moins des autres.

Mon arbre généalogique, par un vieux gentilhomme (à Saint-Ours, chez l'auteur). J'ai reçu par hasard ce volume, qui m'a divertit infiniment. L'auteur nous apprend qu'il est accroché à l'armorial canadien et que personne ne l'en décrochera. Il y a deux classes de gens, les gentilshommes et les manants : lui n'est pas un manant. Encore un peu et le mot *croquant* était prononcé. Je n'en parlerai pas plus, de peur de me faire bâtonner, comme un vulgaire Voltaire, qui ne fut noble qu'assez tard.

Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore. Rien de commun avec Mlle Senécal. Elle fut malheureuse : d'autres femmes furent malheureuses. Elle eut du talent : d'autres femmes eurent du talent. Elle eut des faiblesses : quelle femme n'en a pas eu ? Je veux dire de style. Mais on a trop chanté ça. Et le comte, ou le vicomte, (je me perds dans tout ça, ô gentilhomme de Saint-Ours) le marquis ou le baron de Montesquiou-Fézensac a trop mis de fleurs sur sa tombe. Malgré elle, Marceline demeure Marceline : une bonne qui eut deux ou trois fois du génie. Nos poétesses, qui ne sont pas des bonnes, quoi que l'on en pense, n'en pourraient pas dire autant.

Le siège et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453, par Gustave Schlumberger (Plon). Je n'ai rien à dire de ce volume, sinon qu'il est d'un intérêt extrême. J'ai mis le mot *extrême*, parce que j'aime beaucoup l'histoire et surtout contée sur ce ton. Au surplus Schlumberger était un grand historien, ce dont se doute peut-être notre plus grand historien, M. Bruchési (lequel ?).

Escalade aux Mascareignes, par Claude Argyl (Jean Crès). Une escalade qui vous donne envie de repartir tout de suite.

Essai sur Proust par Jean Dufresne. J'ai devant les yeux une caricature encaillée (et parue dans l'ORDRE) de notre plus éminent proustiste. Je ne saurais donc le critiquer. Et j'aurais tort d'ailleurs. Personne mieux que M. Jean Dufresne ne connaît Proust dans notre vaguement français Canada. Et, disons-le, personne n'était moins Canadien que Proust. J'ai surtout aimé, dans l'œuvre de M. Dufresne, le chapitre où il traite des « Amours

d'Albertine » : je n'avais jamais encore aussi bien compris la psychologie du génial romancier. M. Jean Dufresne a clarifié les bouquins du baron de Sellière et de Léon Pierre-Quint.

Le port de Montréal, par M. Henri Beauchamp (Éditions du Totem). Montréal est décidément un grand port, et un port de mer d'eau douce, en plus. Le style est impeccable et l'information itou.

Tibi, par M. Paul Rainville (sans nom d'éditeur, mais chez tous les libraires). Un bouquin fort émouvant et qui est écrit d'un ton tellement cordial qu'après l'avoir lu je me suis enveloppé dans une couverture rouge et ne me suis pas endormi tout de suite. Ne croyez pas, puisqu'il s'agit de tuberculose, à Thomas Mann : M. Rainville n'a pas la prétention d'être un grand écrivain et il ne l'est d'ailleurs pas. Et cependant, ce qui est d'un écrivain, il nous a fait vivre, et à d'autres sans doute que moi, revivre la vie d'un sanatorium. J'avais envie d'aller m'y installer ; mais je n'ai pas assez d'influence pour entrer gratuitement à celui du lac Edouard : M. Rainville vous le présentera, et avec agrément.

Au seuil de l'enfer, par Arturo Marpicariti (Plon). Je n'affirmerai pas que c'est là un très beau livre, parce que je n'affirme ça que des ouvrages que j'ai lus maintes fois. Mais, sans m'abuser, je crois qu'il y a là de fort belles pages. De quoi faire pâlir le plus mâle de nos écrivains, j'entends madame Lamontagne. Stendhal a passé par là. Il y a une prison que je n'avais jamais encore vue décrite ainsi. Et Dieu sait, ou plutôt le diable des critiques, si l'on trouve souvent de l'inédit dans ses lectures.

Magistrats et policiers, par Léon Daudet (Grasset). Quand il ne se répète plus, Daudet sera le plus grand écrivain de l'époque.

Ténèbres, par Francis Carco (Albin Michel). Je n'y peux rien, mais il m'est impossible de lire du Carco. Sans doute lirai-je son discours à l'Académie, dont il sera sûrement, et ensuite vogue la galère. Si j'ai des lecteurs, je demande à l'un d'eux de lire *Ténèbres* et de me faire parvenir une appréciation en cinq lignes que j'intercalerai, dans une prochaine chronique, entre la recension des *Œuvres complètes* de M. Ferland (Éditions de l'Hôtel des postes) et celles de M. le curé Couillard-Després, de la même Académie (celle-là est peut-être aussi française que l'autre, ô doumicant Doumic !).

Le Beau-fils, par Emmanuel Bove (Grasset). Le roman le plus ennuyeux du plus ennuyeux romancier de notre époque.

Marcel Dugas (?) Il paraît que M. Dugas vient de publier un recueil de poèmes, à moins que ce ne soit de critiques.

L'Adolescent, par Dostoïevski (Gallimard). Il faut s'incliner. Dostoïevski est un des plus grands écrivains de la littérature universelle : tout le monde le sait, si Grignon ne l'admet pas (mais peut-être se convertira-t-il, ce critique étant un des plus honnêtes que je sache, en dépit d'un style qui ne l'est pas toujours). Mais plus que l'*Adolescent*, j'aime l'*Idiot*, (rien de commun avec qui vous savez) qui, en même temps qu'un récit aussi vrai que *Anna Karénine*, par exemple, est un bréviaire de bonté : l'épilepsie (le Russe était épileptique comme Flaubert) enseigne peut-être la bonté.

Berthelot BRUNET

Hugo et les communistes

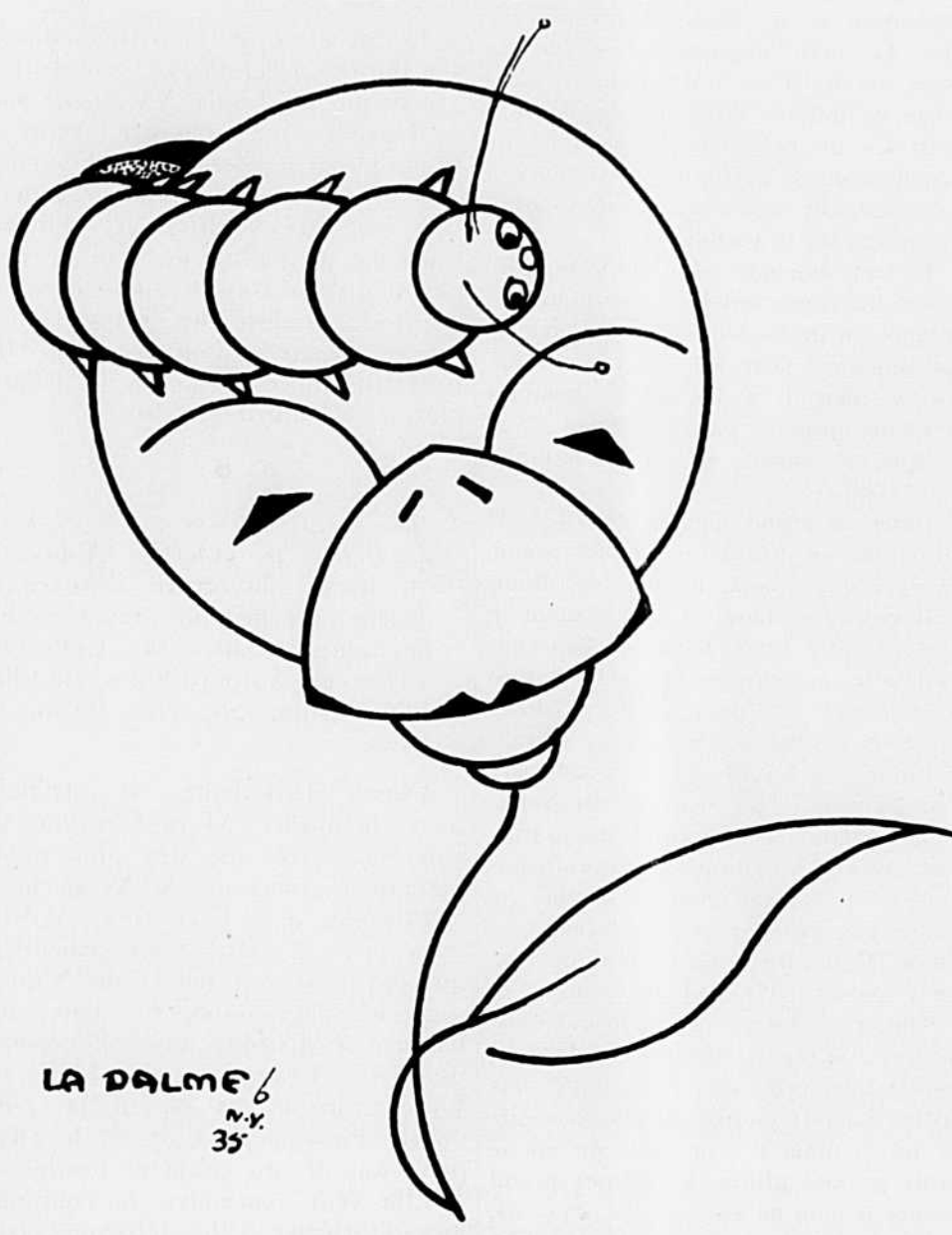
Le préfet de police de Paris, en interdisant aux communistes toute manifestation en l'honneur de Victor Hugo, aurait pu leur dire qu'on ne leur faisait cette défense que pour leur épargner le ridicule de chanter le poète attiré de deux rois.

Voici quelques précisions de M. Jules Véra :

« Poète officiel de la Restauration, Victor Hugo reçoit de Louis XVIII, en 1820, une gratification de 500 francs pour son ode sur la mort du Duc de Berry, puis en 1822, une gratification de 1000 francs sur la cassette particulière du roi. Charles X l'invite à la cérémonie de son sacre et le nomme chevalier de la Légion d'honneur. Le poète s'acquiesce en écrivant son *Ode sur le Sacre* ;

Quand Charles X mourra en exil, Hugo se rappellera ses bienfaits et écrira un très beau poème *Sunt lacrymae rerum*, il s'indignera du silence qui enveloppe cette mort et il offrira au roi disparu le pieux hommage de son souvenir fidèle. »

Mlle Jovette Bernier



La pensée et le ver

LA DAME
N.Y.
35

Quand la sombre douleur

« La terre est trop vieille pour s'en moquer. »
Proverbe breton.

Du cœur, pour vous chanter des accents entraînants,
Ah ! j'en avais plein la poitrine !
Et des mots vrais, pour convenir à tous les gens,
J'en savais de bien mis, d'autres à pauvre mine
Sur des airs avenants.

Jamais je n'ai raillé ! jamais votre misère,
Ni vos deuils, ni vos adultères,
N'ont tendu le rectus inhumain du mépris
Sur ma lèvre sincère.
J'ai rarement souri, je n'ai jamais haï.

Mais je voulais chanter la Gloire, cette femme
Qui poignarde en secret tout en vous couronnant.
Et je voulais chanter vos raisons qui me blâment
D'avoir trouvé l'Oubli au cœur d'un mot puissant.

Quand je passais mes nuits à refaire la terre
Pour que l'humanité s'y complaisait toujours,
J'en reculais pour vous les bornes familières...
Pour ceux qui en avaient bien trop tôt fait le tour.

Et je voyais pâlir vos peines égoïstes
Quand la sombre douleur se prend à nous aimer.
Pour mettre un peu de joie en vos jours embrumés,
J'ai redoré, pour vos yeux las, les aubes tristes,
Et mes chants étaient doux comme ceux du Psalmiste,
Mais vous cherchiez les jeux pervers de Salomé...

Jovette BERNIER

Inédit de « Mon Deuil en Rouge »

Echos

La clarté de Claudel

Voici quelques lignes tirées d'un article paru dans la REVUE DE PARIS et signé de Paul Claudel :

« Il y a des mois immobiles. La même pluie tous les jours nous bloque. L'hiver noir et l'hiver blanc, entre la moisson et la vengeance, la stupeur lumineuse de thermidor, pourvu qu'il ne congèle et à cuire en nous des impressions durables. »

Avant de jeter la pierre à l'illustre écrivain, assurons-nous bien qu'il ne s'agit pas d'une gageure...

A propos de géographie

Tout membre de l'Institut qu'il soit, M. Fortunat Strowsky n'en conserve pas moins ses droits à l'humour.

L'actualité lui inspire cette entrée en matière d'une critique littéraire : « J'adis, on voyageait pour apprendre la géographie. Aujourd'hui, avec l'avion, le pullman et les *Normandie*, on ne voyage que pour la désapprendre. »

« On nous a enseigné, et on nous enseigne encore, qu'entre les continents, il y a des océans. Celui qui sépare l'Europe et l'Amérique est grand, et s'appelle, dit-on, Atlantique. Or, quand vous voulez aller en Amérique, vous commencez par vous rendre au Havre. On vous retient une chambre confortable dans un palace merveilleux. Vous passez quatre jours au milieu des distractions et des magnificences,

à manger, à boire, à dormir, à écouter des pièces de théâtre ou de la musique, à regarder les plus élégantes toilettes du monde. Et puis, un matin des gens qui baragouinent entrent dans le palace et vous demandent vos papiers. On ouvre portes et fenêtres, vous apercevez d'étranges constructions ; vous dites : « Je suis à Luna Park. » Vous êtes à New-York.

« Et l'Atlantique ?
« Il n'y a jamais eu d'Atlantique. L'Europe et l'Amérique sont séparées par un palace, où l'on entre par la porte de droite et où l'on sort par la porte de gauche. »

Voilà une aimable fantaisie qui n'est pas tout à fait dans le goût des cinq académies.

Carco écrivain classique

Les amis de l'œuvre de Carco ne manifestent aucun étonnement devant la publication des « Pages Choieses » destinées à l'enseignement.

L'initiative est heureuse et Carco lui-même dit combien il est préférable de faire étudier aux jeunes les meilleures pages des écrivains marquants de leur génération plutôt que d'écrire des médiocres des grandes époques.

M. Carco avoue qu'il n'est pas très à l'aise pour parler d'une question qui le touche de trop près. Il n'y paraît guère dans ces lignes où il exprime librement une très juste opinion :

« ...Je pense qu'il est excellent de

Les expositions

Un salon d'été à l'Arts' Club¹

par EMILE VENNE

DES tableaux de divers artistes canadiens. La circulaire d'invitation assure que cette exposition serait partout un événement artistique. C'est vrai. D'autant plus qu'elle s'ouvre quelques semaines seulement après le très remarquable Salon des Anciens des Beaux-Arts, et tandis que le souvenir de la faiblesse du Salon du printemps n'est pas encore éteint.

Ces trois salons s'étant succédé avec d'étonnantes variations de valeur et de tendances indiquent dans leur ensemble la somme de nos possibilités picturales. Si nous tentions de faire le point ?

Voyons d'abord ce nouveau salon. L'intérêt d'une exposition de tableaux se révèle aux premiers regards. Une impression initiale domine. Il suffit de quelques bonnes toiles pour incliner à une générale admiration.

Ici, nous sommes aussitôt matés. Un splendide portrait de femme par M. Jongers. Tout ce qu'il y a de peint en ce tableau, — mais avec une rare maîtrise, — c'est une fort belle tête. Virtuosités : ce frémissant de couleurs dans les fonds, et ces zébrures contrariées fouaillant la toile, pour suggérer, plus que pour décrire, non pas un corps, mais la possibilité d'un vêtement, matinée, robe ou casquin. Une vie, fraîcheur et amabilité, qu'on raconterait, imprègne la figure. Au travail, l'artiste a sans doute connu des heures merveilleuses. Son pinceau fut joyeux, tendre au modelé des lèvres, spirituel à dessiner les yeux, moelleux à la palpitation de la pulpe rosissante des joues. C'est presque l'évocation de la femme, cette figure pétrée de vie, de rêve, et qui sait ? de poésie et d'amour.

L'éclat de ce tableau fait tort à *La robe bleue* de M. Lilius Newton où la tête devient accessoire. Le sujet est la robe, un décor froid et synthétique. Peinture en surface, arabeque colorée n'évoquant qu'une vie banale, sans rêve. Et doit-on isoler du rêve un portrait de jeune fille ?

Arrêtez devant *Paul, trappeur* par M. Holgate ! Ne soyez pas rebutés par cette coloration maussade ! La figure dressée est roide comme la vareuse d'indéfinissable tonalité (sans doute ingrate à peindre). Un regard. On évoque une vie inconnue. Tout est dans ce regard, parfaitement réussi, de l'homme soumis à la nature et sachant ruser avec les bêtes qu'il traque. Ni songeur, ni las, doucement inflexible. C'est le regard qu'on voit dans les yeux des dompteurs et des sages.

Réussissant leur petit scandale, les deux toiles de M. Marc Fortin, *La charrette de Foin-Octobre* et *Le Port* forcent l'attention, bien qu'exposées à contre-jour. Que serait-ce en pleine lumière ? Ces peintures dévidées, violentes, sauvages même, ne me déplaissent pas. *Le Port* : des fumées blafardes où des proues de navire se détachent brusquement en rouge. M. Fortin cherche évidemment à raconter une histoire extraordinaire. Si jamais il y parvient, il ne sera possible à personne de ne pas admirer, car ce sera très puissant et très beau. Mais il lui faudrait sérieusement discipliner son dessin. Aujourd'hui...

¹ The Arts' Club, 2087, rue Victoria, à Montréal. L'exposition durera jusqu'à la fin août. Entrée gratuite.

faire connaître aux jeunes des écrivains de leur époque, dont les livres sont en résonance avec la vie contemporaine. Bien entendu, je ne les mets pas sur les rangs des grands auteurs, de ceux qui sont de tous les temps. Mais il y a un plan inférieur sur lequel, quand les écrivains ont vieilli, il faut faire un effort énorme pour les rejoindre. C'est une difficulté qui, pour ma part, m'a toujours paru insurmontable quand il s'agit de « maîtres » de second ordre, comme il en fourmille dans les anthologies scolaires. Des pages choisies de Mac Orlan me paraissent, par exemple, beaucoup plus dynamiques.

Nous comprenons fort bien que les livres de Carco — texte intégral — ne puissent figurer aux bibliothèques des nos collèges, mais ces « Pages Choieses » y remplaceraient avantageusement les œuvres de René Bazin et consorts.

d'hui quelqu'un pourrait sourire. Et c'est dommage.

Une barque d'un vert un peu frais dépare la bonne toile de M. Sheriff Scott, *The Boat, Black Lake*, où le lac et le lointain sont subtilement transparents dans une atmosphère inondée de caressante lumière.

Passons vite devant cette agressive tache bleue, paysage sec et tarabiscoté de M. Thurston Topham, *Moonlight : North River*. Musons plutôt à *Château Richer*. M. H. L. Smith, en ce paysage, moule les fabriques dans les frondaisons comme dans un écrin. Une luminosité très fine y crée l'azur qui doit envahir le « home ».

Lourdement, les branches des conifères ploient sous des masses de neige molle. Quelle fantaisie joue la lumière sur les coussins bleutés ! Nécessaire en ce paysage, une jeune skieuse s'avance gaiement sur le sentier moelleux. Une figure dans un paysage fait facilement « coton », le dégringole ou l'anime. M. Simpkins a réussi avec *Winter's Blanket* une aquarelle intensément vibrante. Le martèlement de chantantes couleurs, bleues, verdâtres, roses, brunes : et voilà tout l'hiver canadien avec ses neiges, ses plaisirs, ses ennuis !

Combien compassé paraît auprès de cette aquarelle, — impression fiévreusement notée, et avec quelle verve, — le tableau de M. Coburn, *Return from the Woods*, où, vous l'attendez, tirant des traîneaux dans une plaine enneigée, un cheval brun suit un cheval blanc. Un ciel verdissant et triste où vague un petit nuage pâle. Thème connu. Ce fut, tout d'abord, une trouvaille. Une bonne histoire est bonne la première fois qu'on l'écoute. Mais à la vingtième version : holà !

Harbour New Haven, aquarelle de M. Beckwith, me ferait me répéter : il sait la beauté que le soleil confère momentanément aux plus insignifiants objets. Ici, le sujet n'est pas insignifiant. C'est dire que l'artiste, par son dessin et son coloris sans repentirs, vifs comme la lumière, a su exprimer.

A signaler encore : une précieuse image, *Seal Corer, Grand Manan*, par M. W. S. Maxwell ; *The Forest Pool*, par M. W. M. Barnes, qui mériterait une longue analyse ; *Schooners in the ice* de M. Chas. W. Simpson, où de belles colorations se jouent dans une lumière de vitrail ; *La Malbaie*, par M. A. C. Clouthier, panorama de montagnes d'une peinture tourmentée, où l'on aimerait plus de délicatesse aux lointains, mais agréable d'ensemble ; *Oetz Valley-Tyrol*, subtilités lumineuses de M. Eric Riordan. D'autres encore qui vous charmeront.

En somme, des aquarelles de M.M. Simpkins et Beckwith au portrait de femme par M. Jongers, en passant par la peinture sauvage de M. Fortin, l'essai fauve de M. Beament, des paysages sentimentaux, nuancés ou agressifs, c'est une réhabilitation du Salon du printemps.

Loin de moi la pensée de diminuer le mérite de nos peintres. Je sais trop l'héroïsme nécessaire aux artistes en ce pays où l'« amateur » est aussi rare que le « connaisseur ». Cependant, ils semblent croire, comme Zola, « qu'un tableau, c'est un morceau de nature vu dans une fenêtre », ou comme Péladan, « que le seul chef-d'œuvre qu'on pourrait refaire à notre époque, c'est la Joconde ! »

Les tableaux de composition, où l'œuvre est un agencement dû tout entier à la pensée du peintre, n'abondent guère. Ce fut rue Saint-Urbain que nous avons rencontré les meilleurs, et en plus grand nombre. Ici, il y en a bien peu. Au Salon du printemps ? N'en parlons pas ?

Je veux bien qu'en une goutte d'eau se reflète le ciel ; qu'une nature morte évoque toute une vie ; un paysage, tout un pays ; le portrait d'une femme, la femme ; un portrait d'homme, l'humanité. Je sais qu'un peintre ayant du talent — ou du génie — trouve toujours à s'exprimer. Je n'en crois pas moins que la peinture éveillerait chez nous un intérêt plus vif si elle était — du

² A part un tableau d'histoire de M. Scott, Frontenac à Cataract, il n'en était pas d'autres à mentionner.

Et la femme...

Entre nous

Avez-vous déjà, émue et enthousiasmée, fait l'éloge d'un beau geste, vanté la charité d'une nature généreuse pour trouver devant vous des visages pincés et des voix pointues vous répondre, par exemple : « Oh ! quand on a beaucoup d'argent, c'est facile d'en donner ! » ou encore : « Elle n'a rien à faire chez elle... » et d'ailleurs, elle adore se mettre en vedette. »

Ainsi douchée, vous voilà encore plus émue, mais c'est d'indignation contre ces éteignoirs qui ne voient briller rien de beau et rien de bien sans essayer de le ternir.

On a l'occasion de remarquer ce petit esprit dans les organisations de charité où trois ou quatre personnes font le travail important et se dévouent sans compter, pendant que celles qui sont censées les aider critiquent toutes les initiatives au lieu de prêter leur concours désintéressé.

Au fond, et c'est visible, l'envie anime ces femmes : les plus insignifiantes se croyant aptes à mieux diriger et à mieux organiser que celles qui en ont assumé la responsabilité.

C'est la folie de l'égalité qui a atteint les femmes comme les hommes. Combien s'imaginent pouvoir jouer les premiers rôles et aspirent à une place en vue ! S'illusionnant sur leurs capacités, elles nient le mérite qui dépasse le leur, et elles regardent dédaigneusement celles qui réussissent et sollicitent vainement leur concours.

Cette mesquinerie n'est pas générale, à preuve la merveilleuse expansion des œuvres de bienfaisance, toutes ces belles inventions de la charité, naissant à côté d'une œuvre établie pour la compléter : à côté de l'Assistance maternelle, l'Aide de la femme et les maisons de convalescence ; auprès de l'Hôpital Sainte-Justine, l'Ecole des enfants infirmes, et plus récente encore l'Ecole des épileptiques, et tous ces ateliers d'apprentissage, ces dispensaires, ces consultations médicales gratuites, ces salles de réunion et de récréation, ces ouvriers, ces vestiaires, je n'en finirais pas d'énumérer toutes ces initiatives.

Cette préoccupation du sort des classes pauvres et abandonnées s'étend tous les jours, car nous ne pouvons pas fermer l'oreille aux cris de la grande misère humaine.

La charité d'autrefois, accomplie par des âmes bonnes et pieuses, avait peut-être une chaleur qui manque à nos œuvres,

mais, laissée à la liberté de chacun, elle atteignait peu de pauvres et le nombre de gens protégés par les plus charitables était forcément limité.

C'est une des grandeurs de notre époque d'avoir regardé en face toutes les misères pour les bien connaître et essayer d'y porter remède, et si tous les favorisés de la fortune remplissaient strictement leur devoir de charité, les œuvres seraient prospères au lieu de côtoyer la faillite.

Mais dans la fièvre du mouvement qui les emporte, beaucoup d'hommes ne trouvent pas le temps de penser aux autres : le tracé des affaires, l'ambition, la poursuite du bien-être, l'habitude du luxe nuisent singulièrement à la charité, et, quand ce n'est qu'après s'être donné tous les agréments de l'existence que l'on fait parcimonieusement la part des pauvres, cette dernière n'est en rapport ni avec les moyens du riche, ni avec les besoins des malheureux.

Et ce sont en général les hommes et les femmes sans fortune qui donnent leur argent en se privant et aussi leur temps et leur activité, répandant largement autour d'eux leur pitié et leurs bienfaits.

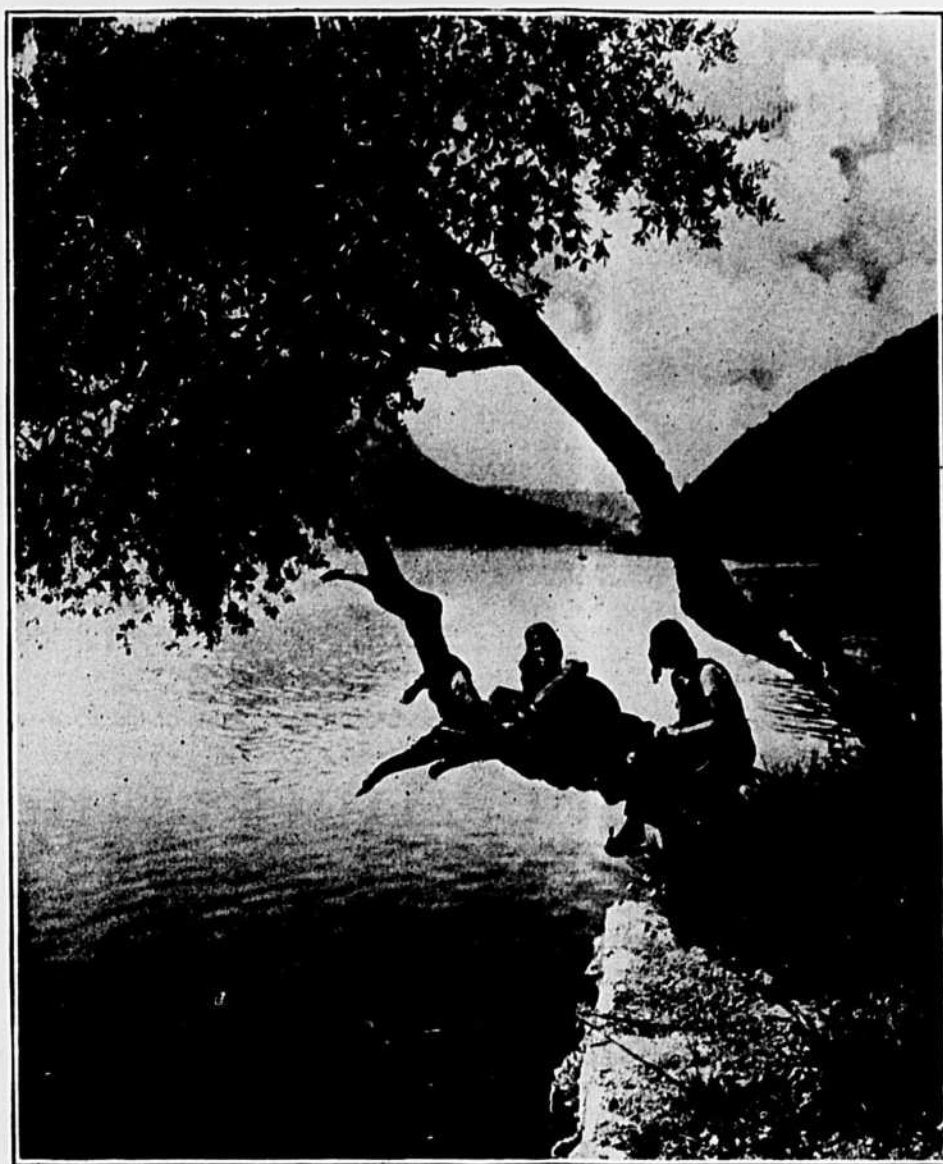
Sur mes feuilles blanches qui ne seront ni pincées, ni pointues, je dirai combien je trouve admirables les femmes qui, sans négliger leurs devoirs familiaux mettent au service des pauvres leur grand cœur et leurs énergies.

De tous côtés en ce moment des appels navrants s'adressent à notre cœur. Jamais plus triste occasion ne nous fut donnée de vaincre notre égoïsme pour porter secours au malheureux.

Que l'élan des cœurs généreux vers ceux qui souffrent, en se faisant plus général, devienne plus efficace. Ceux et celles qui s'estiment supérieurs parce qu'ils se désintéressent de tout sortiront-ils enfin de leur quiétude ? Jouir tranquillement du bien-être, éloigner de son existence toutes les causes d'ennui et de dérangement, mener une vie régulière et sûre, c'est pour eux la suprême sagesse... Se doutent-ils qu'à l'heure actuelle c'est le suprême égoïsme ?

Dans cet égoïsme leur âme s'enlourdît : ils deviennent insensibles à la souffrance et à la beauté. Ils ressemblent à cette foule morne, stigmatisée par Virgile : « Ils ont vécu sans blâme ni louange. Regarde et passe. »

Hélène ROLLIN



Un coin enchanteur de la Suisse allemande.

Nos passions

Un scrupuleux anatomiste du cœur humain s'amuserait peut-être à disséquer chacune de nos passions et à chercher dans quelle proportion y entrent l'amour et la haine. On sait que Spinoza fait dériver toutes les passions de deux passions maîtresses : la joie et la tristesse, qui se diversifient selon les circonstances et les milieux.

« Il y a peu de passions, dit aussi Vauvenargues, où l'on n'entre de l'amour ou de la haine : la colère n'est qu'une aversion subite et violente, enflammée d'un désir aveugle de vengeance ; l'indignation, un sentiment de colère et de mépris ; le mépris, un sentiment mêlé de haine et d'orgueil ; l'antipathie, une haine violente et qui ne raisonne pas. »

La haine semble être une colère d'habitude. Qu'est-ce que la colère en effet ? C'est, comme la définit Vauvenargues, une aversion subite et violente contre l'objet qui nous cause peine ou tristesse. La haine n'est rien autre chose, et entre ces deux sentiments nous trouvons une seule différence : la colère est passagère, elle éclate subitement et s'éteint parfois de même ; la haine est permanente.

Chose digne à noter pour le moraliste, l'amour élève celui qui en est l'objet : celui qui aime transfigure, entoure d'une auréole, l'objet de son amour. La raison en est qu'il n'y a pas d'amour sans estime. Par contre, la haine rabaisse ceux qui en sont l'objet. On se persuade difficilement que la personne qui nous blesse n'a pas de grands défauts.

C'est un jugement confus que l'amour porte en lui-même. Et si la réflexion vient contrarier cet instinct, car il y a des qualités que l'on est convenu d'estimer et d'autres de mépriser, alors cette contradiction ne fait qu'irriter la passion ; et plutôt que de céder aux traits de la vérité, elle en détourne les yeux. Ainsi, elle dépouille son objet de ses qualités naturelles, pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant ; ensuite elle se livre témérairement et sans scrupules à ses préventions insensées.

La haine peut subsister avec l'amour dans une même âme ; il semble que plus un homme a d'amour pour un être, plus il doit être enclin à haïr les autres êtres. L'amour, en effet, nous attire vers un objet, nous attache à lui ; mais par là même ne nous éloigne-t-il pas, ne nous détache-t-il pas des autres ? Or c'est là un des premiers effets de la haine. La Camille de Corneille aime son Curiaze d'un amour passionné ; elle hait d'une haine mortelle son frère qui a tué son amant.

Relisez ses imprécations, où éclate si terriblement sa haine.

Cette explosion nous fait bien voir que Vauvenargues, qui d'ordinaire voit juste dans le cœur des hommes, a eu tort de dire que la haine est plus vive que l'amitié, moins vive que l'amour. La haine est le contraire de l'amour : comme lui elle pousse la vivacité à l'excès. Quel amant, réellement épris, trouvera la langue assez riche pour exprimer tous les sentiments de son cœur ? De même, quel homme pénétré d'une haine profonde pourra jamais

avec le langage humain épancher son cœur ? L'expression ne restera-t-elle pas toujours au-dessous de la réalité ? L'amour est mal guéri quand il l'est par la haine, a dit Th. Corneille. Aussi la haine a toute la vigueur passionnée de ce dernier sentiment. Aussi les cœurs qui aiment le plus ardemment haïssent avec le plus de force, lorsqu'ils se mettent à haïr.

Lorsque rien ne vient combattre l'action d'une cause de haine, et que, par suite, on donne satisfaction à ce sentiment, il se répercute de celui qui hait à celui qui est haï.

En effet, celui qui satisfait sa haine contre une personne, en lui faisant du mal, fait naître ou augmente la haine chez la personne qu'il atteint, de telle sorte que la haine engendre la haine. Ainsi s'explique ces inimitiés permanentes qui existent parfois entre des individus, des familles et même des nations. En effet, lorsqu'on se venge, il est bien difficile de ne jamais dépasser la mesure du mal qu'on a subi, et de rendre exactement œil pour œil et dent pour dent. Lorsqu'on dépasse cette mesure, il reste encore un compte à régler et cela peut durer longtemps.

Il y a un proverbe qui dit : « Celui à qui tu donnes écrit sa reconnaissance sur le sable, et celui à qui tu ôtes inscrit sa haine sur l'airain. »

Le livre de prières de Marie-Antoinette

Ce livre de prières est d'autant plus précieux qu'il contient le message d'adieu que la Reine écrivit à ses enfants le 16 octobre 1793, quelques heures seulement avant qu'elle ne monte à l'échafaud. Ce message dont le texte suit est des plus pathétiques :

A 4 heures 30 du matin.

Mon Dieu ! Ayez pitié de moi !
Mes yeux sont pleins de larmes
que je déverse pour vous, mes
pauvres, chers enfants. Adieu !...

Adieu !...

Marie-Antoinette

Alors, avec une conscience plus sereine et le cœur plus léger, Marie-Antoinette monta à l'échafaud. Il n'est point besoin d'être monarchiste pour admirer une telle marque de courage, et c'est pourquoi des centaines de visiteurs — qu'ils soient républicains, bonapartistes, royalistes, etc. — se rendent à Châlons chaque année et admirent à la Bibliothèque de cette ville, le fameux missel. Ce livre historique fut imprimé en 1757 ; ce n'est que 20 ans plus tard qu'il appartint à Marie-Antoinette. Après l'exécution de la Reine, Robespierre le cacha dans son lit, mais comme il devint lui-même victime de la Révolution, il dut nécessairement abandonner à d'autres mains le livre précieux. En 1881 la bibliothèque de Châlons-sur-Marne s'en rendit acqureur. Ce livre est une merveille artistique, dont la valeur intrinsèque est doublement accrue du fait des mots historiques écrits de la main même de Marie-Antoinette, dans des circonstances si particulièrement tragiques.

« Week-End »

De plus en plus se généralise cette agréable et bienfaisante coutume du week-end qui nous délassé des labeurs de la semaine, remplit d'air pur nos poumons, corrodés par l'air vicié des grandes villes, nous fait oublier, pour un peu de temps, dans une heureuse détente, les soucis et les tracas de notre existence crispée...

Une valise peu encombrante est un suffisant bagage pour le week-end. Elle contiendra, outre les objets de toilette, une robe de lingerie ou de soie, accompagnée de son petit vêtement obligatoire et convenant au dîner chez des amis ou à l'auberge, et quelques pièces de lingerie, adaptées à ces courts déplacements.

Si, cette saison, le pyjama est délaissé sur les plages, il conserve ses adeptes, lorsqu'il s'agit du week-end. Choisissez-le de shantung ou de tussanham, avec un pantalon classique et une veste appuyée à la taille par une ceinture à noué retombant.

Mais, souvent, on préfère au pyjama un déshabillé de Georgette façonné et double, ou de crêpe satin, et taillé selon la formule des robes de chambre de jadis, c'est-à-dire de coupe droite, ample et très croisée, avec une ceinture drapée ou une cordelière, des revers de manches et un col ton sur ton ou contrasté. Les coloris les plus aimés sont, pour ces déshabillés, le rose, uni ou prune ou au mordoré, le bleu pâle uni au bleu-roy ou au vert-mousse.

La chemise de nuit faisant ensemble avec ce déshabillé sera simple et plate. Rouff-Lingerie a créé de légers modèles de linon de fil, bordés au décolleté et aux mancherons d'un minuscule feston marine ou rose vif.

Parfois, c'est la combinaison-jupon ou la chemise-culotte, qui font ensemble avec le déshabillé. Le ton sur ton n'est pas obligatoire. Tel déshabillé vert-empire se pose sur une combinaison

rose, garnie d'incrustations au point ture. Tous deux sont de crêpe satin.

Il arrive que la chemise de nuit, extrêmement étudiée et travaillée, devienne une robe — fort élégante — et dans ce cas remplace le déshabillé. De crêpe de Chine, de linon de fil, de Georgette, ces « tenues » véritable travail de fée, sont ornées de menues fronces ou de bouillonnés de jours, d'incrustations, de petits volants superposés et bordés d'une minuscule valenciennes. Sans manches ou ornées de mancherons garnis comme le décolleté, elles ont une étroite ceinture nouée de tissu.

Des lectrices m'ont demandé :

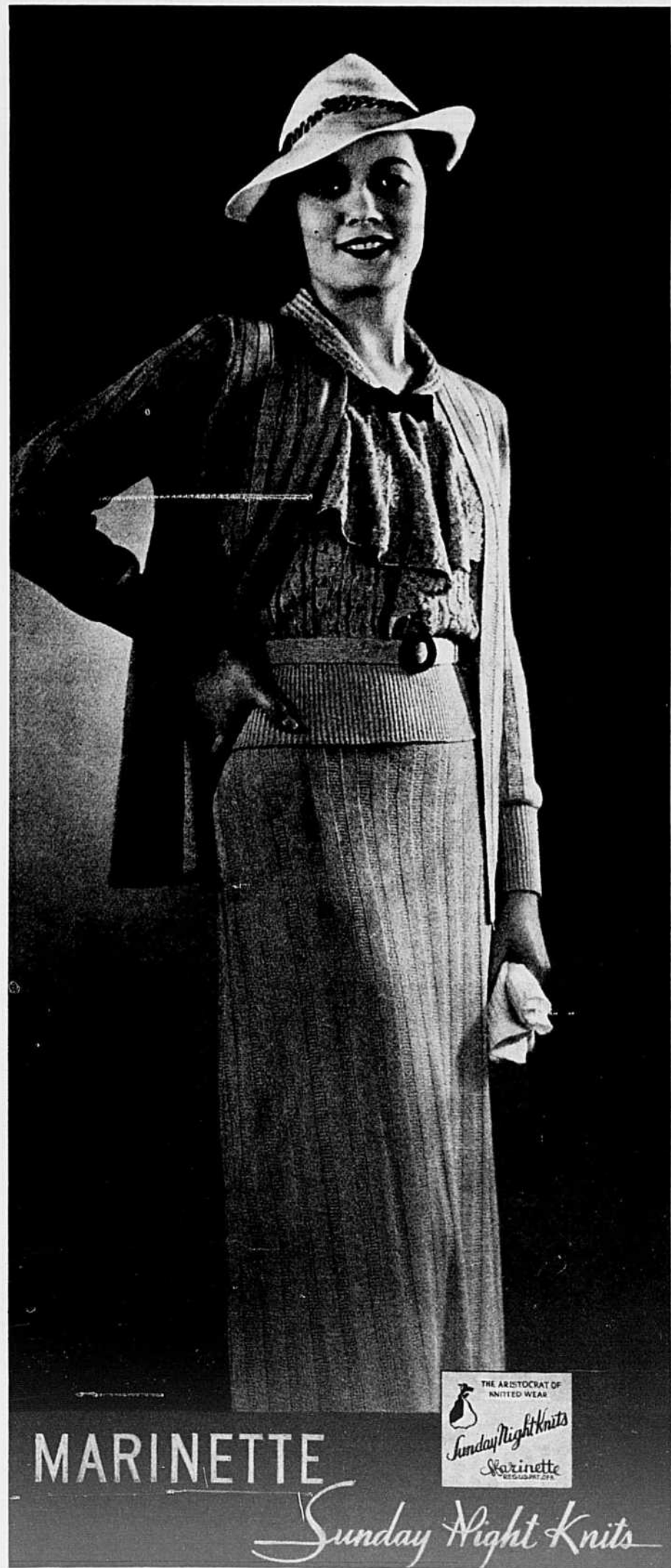
« Quel costume porter en ces courts voyages de fin de semaine ? »

Un costume de souple linage chiné, choisi dans la famille des *Djersas*, des *Burrahs* ou des *Kashas* convient parfaitement au week-end. Il se compose d'un paletot trois-quarts vague ou d'une cape, d'une blouse de soie ou d'un casaquin de tricot et d'une jupe. En ce genre, nous sont offertes quelques jupes-culottes, de formules nouvelles, aussi gracieuses que pratiques.

Si vous le préférez, votre tenue se composera d'un manteau strictement tailleur, de moelleux linage et d'une robe de toile de soie, de shantung, qui pourra être de nuance absolument contrastée.

Quelques ferventes du « rowing » et de la natation, portent sous une petite robe très simple, brodée de ganses ou de soutaches, un short auquel tient un corsage sans dos... ou presque, ce qui sera, cet été, la tenue de plage en faveur. N'omettez pas, pour vos fillettes, le manteau de linage qui recouvrira la petite robe courte et lavable. Il sera précieux pour les voyages en auto et évitera à vos mignonnes de fâcheux refroidissements.

(La Revue de Madame)



MARINETTE

Sunday Night Knits

Y a-t-il rien de plus élégant que ce costume de tricot, fait de laine de la meilleure qualité ? On peut le faire dans les combinaisons suivantes : blanc et noir, vert pastel et vert foncé, bleu marine et bleu paon, etc.

Sports individuels ou sports d'équipe

Ayant atteint la plénitude athlétique par une pratique intelligente et constante de la culture physique, le jeune homme voudra, s'il est actif et volontaire, pratiquer un genre d'exercice plus attrayant, plus varié. Mais que choisir, les sports individuels ou les sports d'équipe ?

Il faut tenir compte des aptitudes et des penchants de chacun comme de certaines considérations physiques : taille, poids, résistance, antécédents, culture intellectuelle même. Chaque facteur a son importance particulière et milite pour tel ou tel sport. Se lancer à l'aveuglette dans la pratique d'un sport est gros de conséquences à tous les points de vue.

Les deux catégories de sports présentent également des avantages et des désavantages. En dehors de qualités communes, on peut affirmer en général que la principale caractéristique du jeu individuel est la croissance de la personnalité alors que le jeu d'équipe exige le sacrifice de cette même personnalité au nom de la solidarité. La confiance en soi-même est souveraine dans le jeu individuel et on n'y peut compter sur personne pour contrebalancer la moindre erreur. Dans le jeu d'équipe, au contraire, un camarade complaisant ou veinard peut effacer ou diminuer par un coup heureux la bêtise personnelle la plus regrettable.

Au jeune homme indécis sur le choix d'un sport, nous conseillons fortement, avant de s'engager dans une équipe, la pratique d'un sport individuel : lutte, boxe, course à pied, natation, escrime, etc. Ce n'est qu'après s'être durci les muscles qu'il pourra, avec profit, tâter ses forces dans une équipe : hockey, baseball, crosse, ballon au panier, polo aquatique, etc. Le conseil vaut surtout si la personnalité de l'athlète est peu tranchée.

La différence fondamentale entre les jeux individuels et ceux d'équipe réside dans l'importance donnée à la personnalité de l'athlète. Si elle est capitale dans les premiers, les seconds exigent

au contraire sa fusion complète dans le tout. Dans une équipe, impossible de vaincre si tous les membres n'ont pas le sens de la solidarité et ne cherchent pas à conformer tous leurs gestes en vue du bien commun. Nos équipes olympiques de hockey, pour avoir inlassablement pratiqué l'entraide, ont toujours eu la partie facile sur les équipes étrangères dont le jeu est trop individualiste. Les Anglo-Saxons ont un penchant naturel pour l'association sous toutes ses formes. Voilà qui explique leurs succès dans les sports d'équipe et leurs succès moindres dans les sports individuels où le rôle de l'individu prime tout. Par contre, les Latins, brillent au jeu individuel et se livrent aux pires excès dans les jeux d'équipe.

Si, au Canada français, nous organisons le sport sur le plan voulu, il est probable que nous brillerions beaucoup plus dans les sports individuels que dans les sports d'équipe. Mais, en nous livrant trop exclusivement à ceux-ci, nous accentuerions notre individualisme prononcé. Pour combattre cette tendance naturelle et générale, le remède tout trouvé est dans la diffusion du sport d'équipe. Cependant, pour arriver à des résultats plus sûrs, nous devons organiser nos sports individuels avant d'entreprendre le travail d'équipe.

Tout jeune homme, anxieux de se livrer aux sports, devra consulter quelqu'un de compétent pour ne pas faire fausse route. Se rappeler que la technique particulière d'un sport ne convient pas uniformément à tous. Bien noter aussi que certains sports entraînent le développement particulier d'un côté du corps : tennis, escrime, lancer du boulet et du marteau. Cette déficience musculaire ne peut être combattue heureusement que par la pratique d'un autre sport. C'est trop souvent la lourde rançon d'un exclusivisme inintelligent ou immodéré.

Jean-Robert BONNIER



Avion Goliath, piloté par le fameux Torrès, franchissant à 4,000 mètres d'altitude la cime du Mont Blanc, avec des colis expédiés du Canada par les messageries du Canadien National. Ce service de messageries permet d'expédier rapidement des colis dans toutes les grandes villes européennes directement d'une ville canadienne.

(Photo du Canadien National)

La Marine Américaine au XIX^e Siècle

(De MER ET COLONIES)

L'expansion rapide de la jeune marine américaine, au début du siècle dernier, porta rapidement ombrage à l'Angleterre. Grâce à la disparition du pavillon français et des pavillons des nations qui suivaient sa politique, les Etats-Unis trouvèrent dans l'armement maritime des ressources qui les tirèrent des difficultés financières inévitables dans un pays neuf, à l'activité presque exclusivement agricole, après dix années de lutte pour l'Indépendance.

Avec ses ressources inépuisables en bois, sa population déjà nombreuse et aguerrie et une expérience déjà mûre, l'Amérique neutre devait prendre une place dans le monde agité par la rivalité franco-anglaise.

Mais si les belligérants laissaient libres les grandes routes commerciales, en échange, la vigilance des grandes nations maritimes ne s'exerçait plus dans les domaines hantés par les pirates et les forbans : la Méditerranée, la mer des Antilles, l'Océan Indien.

Après la conclusion d'un accord avec la France, les Etats-Unis essayèrent leurs forces contre les corsaires barbaresques. Une première expédition échoua. La belle frégate de trente-deux canons, *Philadelphia*, s'étant mise au plein devant Tripoli, fut capturée et tout son équipage réduit en esclavage. Deux mois plus tard (décembre 1803) un détachement de hardis matelots du schooner *Enterprise* et de la frégate *Constitution*, déguisés en Orientaux et montant un chébec de prise, vinrent l'incendier nuitamment. L'été suivant, la *Constitution*, de 44 canons, à la tête d'une division de frégates et de canonnières, obligea le Pacha de Tripoli à capituler. Précédée du bruit de sa victoire, la division se présenta devant Tunis et imposa, sans coup férir, un traité de paix.

Le conflit avec l'Angleterre éclata en 1812. Sa principale cause fut l'impossibilité de mettre fin, par voie diplomatique, à l'enrôlement forcé des marins américains dans la marine de guerre anglaise et la politique déloyale des Britanniques sur la frontière canadienne, où ils ne se faisaient pas scrupule de provoquer les attaques des tribus sauvages pour entraver la colonisation américaine.

En 1807, la frégate américaine *Chesapeake* fut canonnée par le vaisseau anglais *Leopard* et obligée de rendre plusieurs marins américains qui avaient déserté les vaisseaux anglais où ils avaient été enrôlés de force.

Ce qui rendait les conflits fréquents, c'était le développement de la flotte de commerce américain. La neutralité de la bannière étoilée pendant les guerres de Napoléon la favorisait. De 1789 à 1800, le tonnage américain avait passé de 411.000 à 667.107 ; en 1810 il approchait du million. Le commerce américain faisait chaque jour la conquête de nouveaux marchés, jusqu'en Chine et en Afrique. Pendant un temps, le plus puissant armateur du monde fut un capitaine de Salem, dans la Nouvelle Angleterre. A Philadelphie, l'armateur Stéphen Girard, un Bordelais qui s'était fixé en Amérique lors de la guerre d'Indépendance, acquit une fortune énorme. On construisait des navires partout ; dans l'Etat de l'Ohio on bâtit un trois mâts de 350 tonneaux. Pour monter les navires américains, il fallait de nombreux matelots et beaucoup d'Anglais désertaient les vaisseaux de Sa Majesté, où régnait une discipline de fer, et s'engageaient sous le pavillon étoilé, où ils trouvaient liberté et profit. La Marine anglaise, toujours à court d'hom-

mes, refusait de reconnaître leur nationalité.

L'établissement du blocus continental, en mettant le commerce américain entre deux feux, amena la rupture définitive. Ce fut un grand malheur de voir cette guerre éclater avec nos ennemis, sans pouvoir tenter de la faire entrer dans notre plan général d'opérations. Napoléon disposait alors d'une puissante armée navale à Anvers. Malgré l'écrasante supériorité du nombre, nos frégates avaient livré maints combats qui prouvaient que notre Marine aspirait à une revanche. Mais l'empereur était alors engagé dans l'aventure russe et le Congrès américain se composait de politiciens à courte vue.

A la déclaration de la guerre, l'Amérique ne possédait que trois frégates de 44 et treize autres frégates de 32 et corvettes. A cette flotte, composée de navires excellents et armés de canons beaucoup plus forts que ceux des bâtiments ennemis de même classe, s'ajoutaient plusieurs centaines de canonnières ou bateaux plats. La non valeur de leur type s'était pourtant révélée au camp de Boulogne. Mais l'opinion publique et le président Jefferson lui-même s'étaient laissés séduire par ce mirage maritime.

Les bateaux plats américains n'offraient aucune stabilité, incapables de tirer leur gros canon s'il y avait un peu de houle. Un seul projectile suffisait à les envoyer au fond de l'eau. Ils n'avaient servi qu'à provoquer une dépense qui aurait permis de mettre en chantier plusieurs grosses frégates type *Constitution*, impénétrables aux boulets, celles-là, grâce à leur forte membrure, manœuvrantes, en un mot, capables de porter des coups justes, et « d'encaisser ».

La guerre de 1812-1814 montra ce que peut donner un instrument réduit, mais bien conçu. Grâce à l'entraînement, au nombre de son équipage, à la supériorité de son artillerie, la *Constitution* échappa à une croisière anglaise et s'empara de deux frégates après deux combats très durs, le second ayant été livré au *Java*, le meilleur marcheur de la flotte britannique. De même le *Macedonian* fut capturé par la frégate de 44, l'*United-States*, sister ship de la *Constitution*.

La *Constitution* livra encore un combat herculeux à la frégate *Cyane* et à la corvette *Endymion*. Le *Président* fut malheureusement capturé, à la fin de la guerre, par une division anglaise, dans les eaux de New-York.

Les campagnes de petits croiseurs comme les *Wasp*, *Hornet*, *Peacock*, *Enterprise*, *Essex*, portant une vingtaine de canons, furent particulièrement heureuses. Elles firent au commerce ennemi un tort considérable, causant par leur force et leur discipline les plus grandes craintes aux gens d'affaire britanniques.

Leur action fut beaucoup plus efficace que celle des corsaires, constitués généralement par des goélettes de marche supérieure, mais de faible échantillon. Les sloops de l'U.S.N. engagèrent huit combats avec des navires britanniques de leur classe et remportèrent sept fois la victoire.

La frégate de 32, l'*Essex*, fit une croisière remarquable. Ayant manqué le rendez-vous de la *Constitution* et du *Hornet* à la Praya, et craignant de tomber entre les mains des Anglais qui bloquaient les côtes des Etats-Unis depuis le Canada jusqu'aux Antilles, elle s'engagea résolument vers le Sud, doubla le cap Horn en plein hiver et, le printemps venu, enleva six baleiniers

L'expérience du pilote

Que faut-il entendre par l'expérience du pilote ? Prétend-on englober dans une même définition le pilote de raid, le pilote d'essais, le pilote de tourisme et le pilote de ligne ? Non, car il faut actuellement exiger de plus en plus que le pilote se spécialise.

Laisant de côté le cas très spécial du pilote d'essais, je ne m'attarderai pas sur le cas du pilote de tourisme qui n'a à se méfier que de sa jeunesse. Je ne m'arrêterai donc qu'au cas du pilote de ligne.

Il fut un temps, de 1920 à 1925, où l'emplacement du pilote dans l'avion était choisi de manière à centrer l'appareil. On se souciait peu du reste. Mais on s'est attaché, depuis quelques années, aux difficultés que pouvait avoir un équipage en vol. Pour les résoudre, sans parler évidemment de confort, il est cependant nécessaire que le pilote puisse travailler dans de bonnes conditions. De très grands progrès ont été réalisés dans ce sens, et en particulier sur le Potez 62 d'Air-France, afin que le pilote soit convenablement placé pour jouer son rôle de chef de bord.

Mais l'expérience du pilote doit être complète ; il doit avoir une expérience de la technique des avions, des instruments de bord, de la navigation, de la météorologie, de la T. S. F., tout au moins en ce qui concerne leur fonctionnement. Malgré les progrès accomplis, la perfection est encore dans le domaine du désir.

Le pilote doit même se méfier de l'expérience qu'il a déjà acquise. Plus que jamais, dans les conditions actuelles, le pilote a quelque chose à apprendre, car la technique évolue très rapidement. Si l'on réalise des progrès au point de vue moteurs et cellules, il y a également progrès en ce qui concerne les instruments de bord. Nous devons donc, sur ce point, entendre sans cesse notre expérience.

Pour les atterrissages, le problème était plus difficile autrefois, car il fallait prévoir l'atterrissage en campagne. Cependant, l'atterrissage sans visibilité a entraîné la mise au point de méthodes nouvelles.

Le pilote doit s'occuper de l'anglais aux Galapagos. Ses prises portaient quatre-vingt canons légers. Le commandant en tira une division de guerre avec laquelle il pouvait dire, à la fin de l'été, que le pavillon anglais avait cessé de flotter sur le Pacifique. Mais les joies de ce monde sont de courte durée, disait un vieux corsaire philosophe.

P.-J. CHARLIAT,
de l'Académie de Marine.

Monuments gastronomiques en France

confort du passager. Ce souci existe vraiment depuis la création de la Cie Air-France. Naguère, le voyageur, naviguant au petit bonheur, subissait les caprices de l'atmosphère, les remous. Or, le passager est toujours très impressionné par les secousses. Voyager sans remous étant plus agréable, le pilote doit les éviter dans la mesure du possible.

Mais il est surtout nécessaire, pour arriver à naviguer dans les meilleures conditions possibles, d'étudier une science qui peut paraître accessoire aux débutants : je veux parler de la météorologie. Connaître la météo implique une étude des principes généraux qui la régissent, mais surtout l'observation des cas particuliers offerts dans la pratique, au cours des voyages.

Malgré son importance capitale, la météorologie était autrefois trop négligée. Or, s'il est nécessaire de consulter la carte et les prévisions météorologiques au départ d'un voyage, il faut aussi s'efforcer de comprendre la marche de la carte météorologique, en prévoyant même la déficience de la T. S. F. Par les temps de neige, en effet, ou en raison du verglas, le poste de T. S. F. peut devenir inutilisable. Le verglas étant l'ennemi le plus dangereux du pilote, l'expérience de la météo et des voyages doit permettre d'éviter les zones de verglas.

S'il faut parler de l'expérience du pilote de raid, celui-ci doit s'attacher à des détails qui paraissent banaux au premier abord. Ainsi, l'alimentation au cours du raid a une grande importance. Lors de mon raid vers l'Amérique du Sud, je me suis exclusivement nourri de raisins secs, de sucre et d'eau, et je ne saurais trop recommander ce régime en pareil cas... C'est le résultat de mes expériences de vols de longue durée.

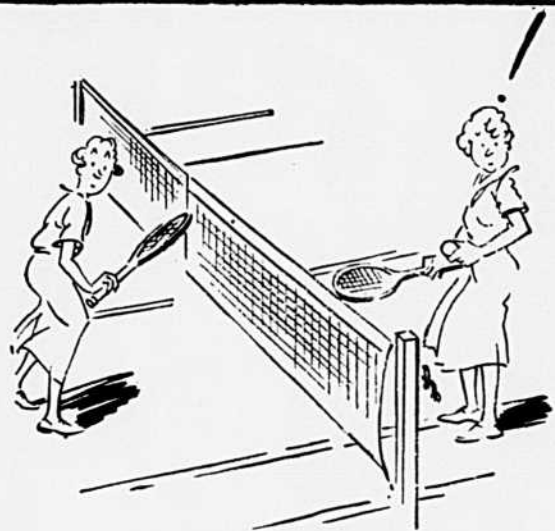
Les jeunes pilotes sont entraînés pendant plusieurs voyages avant d'être laissés seuls à bord ; il leur reste à acquérir la grande partie de leur expérience par la suite, lorsqu'ils ne doivent plus compter que sur eux-mêmes.

Paul CODOS

(Tous droits réservés par l'ESPACE. Reproduction, même partielle, interdite.)

Brillat-Savarin qui a composé l'épigramme « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es », a sa statue à Belley (où il naquit il y a 180 ans) près de Lyon. De sa profession Brillat-Savarin était juge, mais sa passion était la cuisine. Sa « physionomie du goût » se résume dans une phrase : « La bonne chère n'est pas une question d'argent mais de goût ».

Madame Marie Harel, qui vécut à peu près à la même époque, possédait à la fois une statue et un monument. On lui doit le fromage de Camembert, ce dont fait foi un monument en forme d'obélisque érigé dans ce village nor-



ÇA VAUT UNE
BIÈRE

Dow
OLD STOCK

À LA VOTRE!



La SCÈNE et L'ÉCRAN.

Le théâtre se meurt

Il ne s'agit pas du théâtre à Montréal, perpétuel agonisant que M. Gauvin tentera bientôt de ranimer. Nous en parlerons quand le moment sera venu.

Le théâtre se meurt en France, du moins quant à la production. Aucune époque n'a été témoin d'une telle décadence de l'art dramatique. La saison qui vient de se terminer fut la médiocrité même: sur une trentaine de pièces nouvelles, deux seulement réussirent de peine et de misère à tenir l'affiche presque toute la saison: *Espoir* et *Prospère*.

Prospère, de Mme Lucienne Fabre, raconte comment une femme, Malvina, fraîchement débarquée à la casbah d'Alger, imagine de se dire follement amoureuse d'un certain Prosper, histoire de se débarrasser de trop nombreux prétendants. L'imagination aidant, Prosper qui n'est qu'un mythe devient une réalité. Tout le monde y croit, même Malvina. Et le premier Prosper venu deviendra l'élu. M. Robert Brasillach reconnaît que l'histoire est contée avec adresse et ingéniosité, mais que la pièce pèche sur un point capital: «Le texte n'y est pas à la hauteur de la mise en scène. Il traîne dans un style parfois savoureux, trop de rappels, trop de reminiscences, et une mollesse de mauvais aloi.»

Et voilà pour le grand succès de la saison.

M. Jacques Natanson a bâti dans *L'Été* une de ces histoires d'amour comme il en existe des milliers d'exemplaires. Les personnages sont inconscients et le dialogue est médiocre.

Jeanne d'Arc, de Saint-Georges-de-Bouhélier, semble être la pièce la plus stupide qu'il soit possible d'imaginer. Son héroïne est une Jeanne d'Arc de manuel scolaire, sans caractère et dont le langage prend tour à tour des accents de mélodrame et d'argot. Pour corser l'histoire, M. de Bouhélier a inventé une espèce de Barbe-Bleue qui lui dit: Ta chair m'ennerve!...

M. Jacques Deval a écrit, en ayant sous les yeux le *Roméo* et *Juliette* de Shakespeare, *L'âge de Juliette*. Devant le refus de leurs parents à leur permettre de s'épouser, deux jeunes gens prennent la résolution de se tuer, mais pas avant de jouir de la vie encore toute une journée. Tout finit cependant par s'arranger. Grossièreté et invraisemblance, voilà les traits dominants de la pièce, qui en outre ne se tient que par le moyen de très antiques ficelles.

Enfin une pièce à qui on ne reproche que des défauts de détail: *Un roi, deux dames* et *un valet*, de François Porché. Cette comédie dramatique dont l'action se situe sous le règne de Louis XIV à l'époque Maintenon, apparaît une œuvre qui aurait mérité mieux que le succès moyen que le public lui a accordé.

Une autre réussite, d'un jeune, cette fois, puisque M. Jean Anouilh n'a que vingt ans: *Y avait un prisonnier*. Après quinze ans de baigne, un homme revient chez lui. Il demande à ses parents et à ses amis ce qui s'est passé durant ces quinze années. On ne trouve à lui raconter que des petites histoires sans intérêt. Le prisonnier, qui comprend ce que la vie civilisée comporte de monotonie et de platitude, retourne au baigne.

«Je ne dirai pas que la pièce est un chef-d'œuvre», écrit Robert Brasillach. «Mais c'est la pièce nouvelle la plus intéressante de la saison, et elle atteint plusieurs fois à une résonance humaine et amère qu'on peut légitimement trouver admirable. Naturellement, l'œuvre n'est pas sans défauts. Elle est statique, et ne se développe pas. Le sujet est le type même de ces sujets symboliques qui enthousiasment la jeunesse et qui ne

sont peut-être pas si bons qu'ils en ont l'air. Seulement, là où M. Anouilh est admirable, c'est dans l'humanisation de cette situation symbolique et de ces personnages caricaturaux.»

Avec *Fifre*, M. André Rivollet reprend la formule des pièces à thèse. Un savant a-t-il intérêt à s'adjoindre une collaboratrice aussi cultivée que lui, capable de devenir la rivale de la femme légitime? «Une authentique réussite», prétend un critique qui ne signe que de ses initiales un tout petit article de coin de page. Une authentique réussite mérite plus de publicité.

Le jeune acteur Pierre Brasseur devient auteur avec *Grisou*. C'est l'histoire d'un couple de mineurs dont la femme trompe un mari sexuellement infirme. Insatisfaite de grossiers mineurs, elle partira «vivre sa vie»... «Cette pièce un peu décousue», écrit Edouard Bourdet, inégale, où la vérité la mieux observée voisine avec certaines invraisemblances, où les personnages manquent d'unité, aussi bien dans leur façon de parler que dans leur façon de sentir, renferme d'incontestables qualités et n'est à aucun moment ennuyeuse. Elle est jouée de façon remarquable par Miles Line Noro, simple et vraie dans *La Tente*, Madeleine Guitty, terriblement vraisemblable dans la mère Mélé, Odette Joyeux, charmante de grâce et de jeunesse, dans Madeleine; par MM. Henry Krauss, robuste Demuyère, Daniel Mendafille, passionné Hagnauer, enfin par M. Pierre Brasseur lui-même, excellent dans Bibi l'Italien, et qui remporte ainsi un double et légitime succès d'auteur et de comédien.»

Girouette, de René Benjamin, est une aimable comédie qui n'a rien de neuf. Son héros est un homme à femmes qui ne peut se décider à en choisir une.

Le bel imprévu, de Jacques Célérier, apparaît le spectacle le plus plat, le plus inexistant et le plus inutile qui se puisse voir.

Stève Passeur a toujours été l'objet de critiques contradictoires. *Les Tricheurs*, *L'Acheteuse*, furent de bonnes pièces. Celles qui suivirent le furent beaucoup moins. *Je vivrai un grand amour* est du meilleur Passeur. Ce qui ne signifie pas qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre, mais bien d'une réussite honorable.

En résumé la saison 1934-1935 fut assez mornie; les meilleures pièces sont encore de qualité moyenne.

Voici d'ailleurs le témoignage autorisé de Jean Giraudoux:

Je suis révolté par la mauvaise qualité des spectacles qu'on nous propose. Même les concierges de ces théâtres ne parlent pas la langue rapide et expressive de leurs commères dans la rue. Que le théâtre ait son langage, beau comme la langue romantique et poétique. Que la mauvaise qualité soit combattue comme un crime. J'ai assisté, en Suisse, dans ma jeunesse, à la représentation d'une pièce française dont foudroya volontiers le nom. Les dialogues étaient lamentables, familiers; les personnages se battaient avec des épées flasques. Aujourd'hui, sur nos scènes, les revolvers et les parabellums claquent peut-être, mais les coups ne partent pas. S'il ne fallait que séduire le parterre avec des phrases aux allures spirituelles, le triomphe serait facile. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'agencement exact des ficelles dramatiques n'arrive pas à me satisfaire.

Et pourtant un progrès s'impose si l'on veut empêcher notre époque de marquer une trop forte baisse. Pour le présent cette médiocrité ne signifie pas la mort pure et simple du théâtre, car on peut toujours se consoler du manque de génie de ses contemporains en retournant voir jouer quelque chef-d'œuvre d'un siècle précédent.

Il y a plus grave: si le répertoire est immortel, les artistes ne le sont pas. De grands acteurs vivent encore. Tant que Jouvet, Copeau, les Pitoëff tiendront les planches, on pourra encore espérer voir une pièce bien jouée. Mais les jeunes seront-ils de force à recueillir l'héritage? De jeunes talents promettent: Jean-Pierre Aumont, Pierre Blanchard, Charles Boyer, Lise Delamare, Madeleine Ozeray, Lucienne Lemarchand, Simone Simon. Mais leur faible contingent offre à peine assez d'acteurs pour subvenir à deux ou trois scènes.

Une telle nomenclature est forcément incomplète; quelques autres noms peuvent s'ajouter à la liste. Il n'en reste pas moins vrai que notre époque est avare en jeunes talents. On peut en trouver une preuve éloquent dans les résultats des récents concours du Conservatoire: en tragé-

Le retour de Jacqueline Francell



Jacqueline Francell

Cette actrice, que nous n'avons pas vue depuis longtemps, nous reviendra la saison prochaine dans un film intitulé: *Le baron tzigane*. Nul doute que cette comédienne et chanteuse de talent y fera une composition originale et pittoresque. Tour à tour blonde ou brune, elle aura cette fois la chevelure noire de la bohémienne de race. Ne vous semble-t-il pas déjà qu'elle incarnera parfaitement son rôle?

Photo UFA

Gracieuseté de France-Film

Échos

Violons d'ingre

Tout agréable que puisse paraître au public le métier d'acteur de cinéma, il n'en comporte pas moins ses heures dures, et les artistes n'ont de plus grand désir que de s'en distraire de temps à autre.

C'est ainsi qu'entre deux films nous pouvons imaginer René Lefèvre pratiquant le turf sur une haute échelle. Albert Préjean s'adonne bourgeoisement à la pêche. Pierre Richard Willm fait de la sculpture et Gabriel Gabrio de la peinture.

Raimu s'intéresse à la politique: «Pourquoi on les laisse pas essayer, les socialistes? Ce sont pourtant des gens intelligents...»

— Et vous? demande-t-on à Marguerite Moreno.

— Moi, je m'ennuie...

Hugo et la musique

Comme on l'a pu voir à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la mort d'Hugo, le poète ne compte pas que des admirateurs.

On a célébré — on a démolit — le poète, le romancier, l'historien, le philosophe, le pamphlétaire. M. André Cœuroy nous parle maintenant d'Hugo musicien:

Hugo n'attire pas la musique parce que rien en lui n'est vraiment musical. Il est œil et main. Il regarde et il palpe. Il n'aime guère à écouter. Ou, s'il écoute, c'est pour nourrir sa vision.

Dans *Les Rayons* et *les Ombres* figure une pièce intitulée *Que la musique date du XVI^e siècle* et «qui fait rhétoriquement l'éloge de Palestrina et se termine par un vers au second hémistiche assez malheureux»:

La musique montait, cette lune de l'art.

L'étincelante phraséologie ne recouvre aucun sentiment réel; elle n'apparaît que comme accompagnement obligé au programme lyrique des versificateurs du temps. La musique y figure exactement au même titre que

die, section masculine: pas de premier prix. M. Lupovici, titulaire du second prix, est roumain; pas de premier accessit. Section féminine: pas de premier ni de second prix. En comédie: pas de premier prix ni chez les hommes ni chez les femmes.

C'est attristant. Le talent semble subir, lui aussi, une forte dépression. Si bien que s'il en est ainsi encore quelques années, nous pourrions prédire la mort du théâtre à brève échéance.

Louis PELLAND

la «couleur locale». Elle est la couleur locale du cœur. Hugo, au fond, la déteste, lui qui l'appellait «le moins désagréable des bruits», lui qui, dans ses Choses vues, n'a pas une seule phrase sentie sur le Freischütz, créé sous ses yeux, à l'Odéon, lui qui a complètement ignoré Berlioz, son cadet d'un an auquel il survécut seize, lui qui, dans son William Shakespeare consacre à Beethoven une page boursée de mots et crevant d'images, où Beethoven est présenté comme «le grand Allemand» par excellence, non point parce qu'il est musicien, mais uniquement pour faire pièce à Goethe que Victor ne pouvait sentir.

Mais la «musique de ses vers»? Voici ce que M. Cœuroy n'est pas seul à en penser:

Sonores, ses vers, bien sûrs. Mais musicaux? nos poètes musicaux, c'est Nerval, c'est Verlaine, chercheurs de rythme, trouveres de cadence. Hugo musicien m'a toujours paru fort bien défini par ce quatrain de quelqu'un dont j'ai oublié le nom, mais qui avait mis le doigt sur le fort et le faible du syllabisme brutal dans cette spirituelle parodie-ci:

Jusques où, O Hugo, juchera-t-on ton [nom?]

Justice enfin que faite ne t'a-t-on? Et sur ce pic qu'académique on [nomme]

Quand donc grimperas-tu de roc en [roc, rare homme?]

Une question grave

Nous lisons dans l'hebdomadaire catholique SEPT la note suivante:

A propos de la note publiée par SEPT sur le cinéma français au Canada, un de nos amis nous signale qu'il croit avoir observé à Québec et à Montréal une abstention assez marquée de la population catholique; d'où viendrait qu'elle n'exercerait aucune influence sur les programmes de cinéma, desquels on a pourtant quelque peine à détourner la jeunesse. Il y a là une question grave, et qui peut être diversement traitée.

Sans blagues?

L'esprit de d'Ennery

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, l'auteur des *Deux Orphelines* avait de l'esprit. S'il avait soin de n'en rien montrer dans ses pièces, il ne manquait pas de s'en servir dans l'intimité.

On raconte qu'un jour, pendant qu'il se faisait la barbe, Mme d'Ennery lui fit une jolie scène de ménage:

— Idiot! Paltoquet! Foutriquet!

Concerts symphoniques de Montréal

L'administration des Concerts symphoniques de Montréal nous communique l'état financier de sa première saison. Nous extrayons de la lettre qui l'accompagne, signée de M. Athanase David, les passages suivants:

Le premier boursier — chef d'orchestre — de la Province de Québec à étudier la musique à Paris, sera le chef d'orchestre attitré et le directeur artistique des Concerts symphoniques de la saison prochaine. Ce dernier, vous ne l'ignorez pas, est M. Wilfrid Pelletier qui, gracieusement, sans demande d'aucune rémunération, s'est mis à notre entière disposition. M. Pelletier appellera au pupitre ses confrères Bourdon, Trudel, Gagnier et Chartier, à tour de rôle.

La société attend le retour de M. Victor Doré, président de la Commission scolaire, pour obtenir que cette dernière consente à faire certaines améliorations à la salle du Plateau, qui seront à l'avantage de l'orchestre et du public. Aussitôt qu'une décision aura été prise à cet effet, il me fera plaisir de vous faire connaître les détails de ce qui sera fait.

On trouvera à la fin de cet article l'état financier des Concerts symphoniques. Y a-t-il vraiment lieu de faire des commentaires sur un état financier aussi clair que satisfaisant? Tout ce qui reste à dire, c'est que les Concerts symphoniques de Montréal ont atteint leur but dès leur première année, que la réponse du public a été magnifique, que le déficit insignifiant

ne vaut guère la peine qu'on le signale, que cet orchestre nouveau a donné des concerts d'une excellente tenue malgré les légères défaillances occasionnelles et inévitables. Pour un début, de plus grandes défaillances auraient été bien excusables et n'auraient pas suffi à refroidir notre enthousiasme.

Il est bon de rappeler ici à ce propos que la critique destinée au public moyen ne saurait se faire sur une base technique et que son auteur ne saurait se placer au point de vue du musicien de métier, même s'il l'est lui-même. Cela dit, j'ai le plaisir d'écrire que l'un des musiciens les plus cultivés et les plus exigeants que je connaisse, un musicien qui, au surplus, avait une petite dent contre l'orchestre nouveau et un penchant avoué pour l'orchestre rival de M. Clarke, j'ai le plaisir d'écrire que ce musicien ne me cachait pas son enthousiasme au lendemain du concert de Notre-Dame. Et il se plaçait au point de vue du musicien de métier et sur une base technique.

C'est dire que les Concerts symphoniques de Montréal méritent de vivre et de n'être pas qu'une fondation éphémère comme il y en a tant dans notre province. C'est dire qu'il reste au public de continuer son enthousiasme et son appui de l'année dernière. Les fondateurs et les musiciens ont fait leur part et se proposent bien de continuer à la faire. Au public maintenant de faire la sienne pour que, l'an prochain, il n'y ait pas de déficit, même minime.

Georges LANGLOIS

RECETTES:

Subvention Gouvernement Provincial	\$3,000.00
Subvention Ville de Montréal	250.00
Souscription des Membres Fondateurs	3,300.00
Vente de billets et Souscripteurs	7,222.07
Annonces insérées aux programmes	700.00

\$14,472.07

Déficit

30.10

\$14,502.17

DEBOURSEES:

Salaires:	
Musiciens, solistes, et chefs d'orchestre* ..	\$11,375.41
Frais secrétariat:	
papeterie, timbres, etc.	112.85
Loyers:	
Location Théâtre Law's	350.00
Indemnité entretien salle Auditorium du Plateau	107.50
Indemnité chauffage et main d'œuvre église Notre Damee	79.00
Taxes	536.50
Don église Notre-Dame	973.20
Location et impression de musique	300.00
Publicité:	
Impressions, programmes, billets	295.16
Divers:	
Frais d'incorporation, transport d'instruments, etc.	755.52
	153.53

\$14,502.17

*Messieurs Wilfrid Pelletier, Rosario Bourdon, Léo-Pol Morin et les journaux nous ont accordé gracieusement leurs services. Nous désirons leur réitérer nos sincères remerciements.

J. U. BOYER
Trésorier.

Montréal, le 30 juin 1935.

Pour ne pas entendre, le mari, philosophe, se remplissait les oreilles de mousse de savon. Voyant que ses traits ne portaient pas, Madame proféra l'injure suprême:

— Cocu!

Et d'Ennery se retourna vers son imposante et décrépite épouse:

— Plus maintenant, madame! Plus maintenant!

Prestige de Napoléon

Robert Dieudonné, le Napoléon du film d'Abel Gance, communique à COMEDIA un article daté de 1927 où Gomez Carillo raconte comment Charlie Chaplin, ayant conçu le dessein de créer un Napoléon à l'écran, subit une crise de dédoublement de la personnalité qui voisinait la folie.

Voici comment Gomez Carillo raconte une des mille excentricités napoléoniennes de Chaplin:

Durant quelques mois, il s'entoura d'historiens qui remplissaient dans son palais des rôles de précepteurs princiers consacrés à étudier à fond les actes, les gestes, les caprices, les attitudes, les grimaces et les sourires du César corse. Peu à peu sa préoccupation devint une hallucination véritable. Et un jour, sa femme, Zita Grey, le vit se mettre à table en uniforme gris d'Austerlitz, et l'entendit ordonner que ses chambellans lui vinssent rendre compte de ce qui se passait sur les champs de bataille.

Tournant en plaisanterie l'occurrence, les invités prétendirent se moquer de ses paroles et de son travesti. Imbéciles! leur cria sa majesté. Et, quittant la salle à manger, il courut s'enfermer dans son studio, d'où on ne put le faire sortir de toute l'après-midi.

La rumeur veut que Charlot persiste dans son désir de tourner un Napoléon. Espérons que cette fois son équilibre mental n'en souffrira pas trop.

France Film
PRÉSENTE

En 2^{ème} semaine

ITTO

Le film dont tout Montréal parle

avec

SIMONE BERRIAU

La plus passionnante histoire d'amour vécue dans les sables du désert marocain

CINÉMA DE PARIS

France Film
PRÉSENTE

une innovation sensationnelle
2 grands films dont le second constitue le dénouement du premier

FLORELLE
dans

SIDONIE PANACHE

Second film, suite du premier.

CHABICHOU

avec le célèbre comique

BACH

Les aventures les plus folichonnes

Le Paris de 1842 — Le bal Mabille

SAINT-DENIS

Lettre de Paris

La fin d'une Grande Saison — Nuits de Fête

Voilà donc terminée la Grande Quinzaine, point culminant de la saison dont le Grand Prix de Longchamp marquait autrefois la fin. Jusqu'à ces dernières années, en effet, l'exode estival — chez ceux surtout que ne retenaient pas les études de leurs enfants — commençait le soir même de la fameuse course ; mais des programmes de plus en plus chargés ont dû progressivement reculer, jusqu'à la fête nationale du 14 juillet, nombre d'événements qui n'avaient pu trouver place au cours des dix semaines précédentes.

Jamais fin de saison n'aura été plus brillante. Chacun y a mis du sien, les journaux surtout qui tous ont pris à leur charge au moins un — parfois trois et quatre — des plus beaux galas de charité dont la seule préparation technique, malgré de nombreux concours bénévoles, comportaient souvent des frais plus élevés que la somme des recettes versées intégralement aux œuvres en cause.

Réceptions officielles et particulières, banquets et bals, fêtes de nuit, réunions sportives, concours, défilés, se sont suivis sans interruption, et bien malin qui saurait faire un choix parmi ces ultimes manifestations, toutes intéressantes à des points de vue très divers. Le ciel s'étant mis de la partie, un concours d'étalages — où s'illustra particulièrement le quartier du Faubourg Saint-Honoré — et un concours de terrasses et balcons fleuris, ont contribué à la gaieté des rues de la capitale, déjà si accueillante d'aspect, grâce à ses belles perspectives, aux méandres de son fleuve aux eaux glauques.

La mode est de plus en plus à ces attributions de prix qui encouragent tant d'initiatives et provoquent parfois des réactions durables. A noter, dans cet ordre d'idées, le 14e Concours d'élégance en automobile, où près de 300 voitures, présentées par autant de jolies femmes, défilèrent au Bois de Boulogne devant un jury bien embarrassé par tant de... « smartness » (le moyen de trouver l'équivalent français de ce mot quand l'Académie elle-même l'a emprunté lors de ses fêtes !) et devant une foule d'admirateurs enthousiastes. La marque Renault s'y tailla un joli succès, tandis que femmes du monde et artistes — dont la Argentina — se partageaient fraternellement les trophées attribués aux plus élégantes.

Il y eut aussi à décerner, toujours dans ce cadre délicieux du Bois, et aux sons enlevants des cors de chasse, le titre de la plus belle amazone avec son cheval, et celui de la plus belle « cavalière » à califourchon. Plus tard c'était le tour de *La Femme et son Chien*, un bien joli ensemble où les concurrents s'avantagent mutuellement. Le prix fut gagné par la femme du directeur-proprétaire de La Petite Gironde, elle-même sœur du directeur

propriétaire du PETIT MARSEILLAIS, deux des plus importants journaux de la province.

Tout à côté, dans l'adorable roseraie de Bagatelle, 66 variétés inédites de roses étaient jugées, dont une venue d'Australie avec son propriétaire. Une somptueuse rose parisienne, la « Princesse Amédée de Broglie », rouge corail sur fond ocre, obtint la Grande Médaille d'Or, suivie de près par une anglaise, puis par une hollandaise délicatement teintée d'abricot. La plus jolie robe de la Nuit de Longchamp — apothéose de la Saison et commencement de sa fin — verra une somme rondelette distribuée aux ouvrières de la maison de couture qui l'aura signée.

Pour assister à ces concours, et à tant d'autres encore dont la simple énumération ne pourrait être que fastidieuse, un prix d'entrée parfois très modique sert ensuite à soulager maintes misères. Et les galas donc, et les dîners ! La Semaine des Nations Américaines, dans le décor de l'avenue Emmanuel III bien connu des Canadiens, a eu ses fêtes habituelles rehaussées cette année par la célébration du troisième centenaire de Champlain. Le buste du fondateur de Québec fut inauguré au cours d'une très belle séance où MM. Hanotaux, président du Comité France-Amérique, Huismans, directeur des Beaux-Arts, et Philippe Roy, Ministre du Canada, prirent la parole.

Au Pavillon d'Armenonville participèrent 700 dîneurs, dont la délégation italienne auprès de l'exposition d'Art Italien, présidée par le Comte Volpi. Dans l'île du Bois de Boulogne au lieu la Fête de Nuit Second Empire où près de 1000 jeunes gens et jeunes filles répondirent à l'appel des organisateurs. L'abondance de « Princes de Sang » faillit gêner les choses, le protocole n'arrivant pas à placer tant d'Altesse à la satisfaction de chacune...

Puis encore le dîner dans le beau jardin de l'Interallié, au bénéfice de la Fondation Foch qui sera peut-être le premier hôpital du monde ouvert exclusivement aux malades « bien », mais peu fortunés, les intellectuels surtout.

Les bals furent plus rares, et la jeunesse s'en est plainte. C'est que la jeunesse détiend rarement les cordons de la bourse, et les organisateurs savent bien que leurs aînés préfèrent qu'on les amuse — pour ne pas dire brutalement qu'on les nourrisse ! — plutôt que de s'amuser eux-mêmes. Néanmoins, il y a promesse de faire danser davantage l'an prochain.

Deux de ces fêtes, organisées par PARIS-SOIR au Polo de Bagatelle, furent de pures merveilles. A la première, après la partie de polo où les petits chevaux ont si bien l'air de poursuivre



On reconnaît dans la dernière rangée, de gauche à droite, la princesse Yolande, la reine, le roi, la princesse Mafalda, la reine Jeanne de Bulgarie, la princesse Marie de Savoie et le prince Humbert, héritier du trône.

la balle blanche pour leur propre plaisir, on fêta la Vénérerie à grands renforts d'équipages de chasse de tous les âges, de meutes, de cors de chasse. Une parade de la Cavalerie Française fut une parfaite évocation de la Cavalerie d'autrefois — huit différents groupes de dragons et de cuirassiers s'échelonnant sur trois siècles — les régiments actuels faisant carrousel avec leurs ancêtres. L'enthousiasme des spectateurs fut à son comble à l'entrée en lice de motocyclistes militaires qui, prenant part aux évolutions des chevaux, exécutèrent en machine des sauts couplés sur obstacles, réalisant des prouesses étourdissantes.

Que dire alors de la Nuit de Longchamp, où se courut, devant le Président de la République, le Prix du Jubilé du Roi Georges ! Sa réussite éclipsa celle de l'année dernière qui fut pourtant le clou de la Saison, comme le Vray Mystère est celui de cette année. Ses illuminations marqueront une date dans les annales de la lumière. Combinés et réalisés en quatre jours seulement, les différents éclairages furent judicieusement adaptés aux besoins de chaque partie de la vaste enceinte. Eclatant sur la piste, la lumière se parait de tonalités harmonieuses dans les frondaisons du Moulin et du pesage, tandis que les Tribunes officielles et celles du Jockey Club prenaient un petit air de mystère tout oriental que ne désavouait pas la présence de plusieurs Rahjas avec leurs familles, celles-ci toujours en costume national.

A l'heure où selon toute vraisemblance le soleil eut dû disparaître à l'horizon, tout le paysage sembla en prendre la suite dans un flamboiement qui n'avait rien à envier à l'astre-roi. Puis, petit à petit, des centaines d'étoiles se nichèrent dans les arbres, tandis que des rayons de lune égarés dans les coins poétisaient tout sur leur passage. Le « Grand Monde » ayant diné sous une vaste tente dont la voûte semblait se perdre dans les nues, ce fut le défilé des chevaux, qui paraissaient vouloir scander leurs pas nerveux au rythme de l'orchestre, pen-

dant que la foule de la pelouse, plongée dans une atmosphère de kermesse, risquait de noyer le timbre annonçant les courses dans le tintamarre de ses attractions.

Après les courses, ce fut soudain l'obscurité, suivie du feu d'artifice le plus passionnant : des fleurs de lumière, transformant tout le ciel en un immense jardin lumineux, des éclairs, du tonnerre, des jets se perdant dans la stratosphère, puisque stratosphère il y a maintenant.

Quand ce fut l'aube et que le soleil — le vrai — réapparut, le peuple de Paris, croyant que la Nuit de Longchamp durait encore, continuait à danser.

Hélène ROULANS

La crise du journalisme allemand

Le correspondant d'un journal étranger à Berlin donne, sur la situation actuelle de la presse du Reich, des détails pittoresques.

Neuf cent et quelques rédacteurs en chef ariens ont perdu leur situation et n'en retrouvent pas d'autre. A ce nombre s'ajoute celui des journalistes démocrates, catholiques et juifs, exclus par décret de la profession. Le chômage sévit. Comme, néanmoins, le recrutement de la presse nazie est difficile, les jeunes manquant de culture générale, on a créé un « cours préparatoire rapide » à l'usage des aspirants journalistes.

Il se fait dans un camp et dure quinze jours. Au bout de ce temps, on pose aux candidats 80 questions écrites. Elles sont des plus simples. Or, comme le constate le directeur du cours, M. Christian Mayer, la plupart des candidats sont incapables de répondre exactement à la moitié des questions et font de M. de Valera, un Espagnol, ou du roi Edouard VII, un souverain ayant vécu vers 1789, etc.

L'Institut Catholique, il maintient tout ce que lui permet la rarefaction des maîtres et des étudiants, à l'hôpital Thiers, que gère la bonté bourru de Frédéric Masson, il se fait le plus simple, le plus assidu, le plus dévoué des aumôniers bénévoles ; en ses heures de loisir, — où les prend-il ? — il poursuit ses publications scientifiques (« Lettres du duc de Bourgogne ») et surtout il entreprend cette œuvre urgente entre toutes : défendre la France devant une Europe, une Amérique même, mal informées et malveillantes (« La guerre Allemande et le Catholicisme », « L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne », « La France, les Catholiques et la Guerre »). Bientôt le mode de service ne lui suffit plus, la plume cède à l'action. Mgr Baudrillard fonde, — avec quelques pauvres ressources ! — le Comité Catholique de propagande française à l'étranger ; puis, payant de plus en plus de sa personne, il commence cette série de voyages qui vont faire de lui un de nos grands ambassadeurs in partibus. La guerre le voit en Espagne (1916-1917), aux Etats-Unis. Après la guerre, il va en Pologne (1920), en Amérique du Sud (1922), en Pologne de nouveau (1924), au Canada et aux Etats-Unis (1927), hier encore en Argentine (1934).

Mais ni le service extérieur de la France ni ses succès de grand missionnaire, rien ne lui peut faire oublier ce qui reste de sa tâche primordiale, et, pour tout dire d'un mot, son devoir d'état : la direction de l'Institut Catholique. Certes son prestige personnel sert son œuvre ; la servent aussi tous les honneurs qui, ecclésiastiques ou laïques, récompensent et consacrent chez lui tant de mérites divers : épiscopat, légion d'honneur, Académie française, décorations et diplômes étrangers. Mais il n'entend pas servir seulement au dehors. Depuis

sera sans doute révélé que beaucoup plus tard.

Cependant le successeur de Mgr d'Hulst venait d'être promu à l'Evêché de Soissons. A l'unanimité, les trente-deux évêques protecteurs de l'Institut Catholique appellent au rectorat l'abbé Baudrillard (1907). C'est pour lui le commencement d'une vie nouvelle ; à l'étude, à l'enseignement, succèdent les exigences de l'administration, les joies de l'action, et aussi les fatigues, les amertumes parfois et les angoisses de la lutte.

Hier déjà la loi sur les Congrégations avait frappé l'Oratoire, maintenant la loi de séparation menace dans son existence même l'œuvre capitale confiée au nouveau Recteur. Sans faiblesse comme sans provocation, de toute sa volonté tenace, comme de toute sa ferme et souple intelligence, celui-ci va pendant vingt ans et plus, défendre la demeure même et tout ce qu'elle abrite. La sauvegarde ne lui suffit pas. L'extension, la conquête, voilà son ambition.

Comme pour s'y entraîner, il écrit cette *Vie de Mgr d'Hulst* qui reste sans doute son œuvre de prédilection et qui, à beaucoup de ses lecteurs, apparaît entre toutes bienfaisante. Ainsi satisfait-il, à la fois, ses goûts d'historien, sa reconnaissance pour son père spirituel, son amour pour l'Eglise de France, son besoin d'apostolat intellectuel.

Survient la guerre, qui dévaste l'Institut Catholique, semble le menacer d'une ruine définitive. Mais la guerre elle-même ne fait pas plier le petit homme solidement planté qui, à une rare énergie physique, joint l'ardente passion des grands croyants. Or Mgr Baudrillard (il était Prêlat depuis 1908) croit à la France, et il croit en la Providence.

Cette double foi l'encourage à une action plus intense que jamais. A

Lettre de Rome

La famille royale italienne dans ses villégiatures d'été

Chaque année, la famille royale italienne quitte Rome pendant l'été pour une période de cinq à six mois. Le roi, la reine et la princesse Marie s'en vont d'abord pendant la saison la plus chaude à Sant'Anna di Valdieri, dans les montagnes du Piémont, puis, vers le milieu de septembre, à San Rossore, près de Pise. On sait qu'au lendemain de la guerre, le chef de la maison de Savoie fit cadeau à l'Etat de la plus grande partie de ses châteaux et propriétés, parmi lesquels le célèbre château royal de Caserte, qui sert désormais de lieu de retraite aux mutilés de guerre. C'est ainsi que le roi-soldat voulut récompenser ceux qui, par leurs sacrifices, donnèrent la victoire à l'Italie. Désormais, le souverain ne possède plus que Valdieri, San Rossore et le parc de Castel Porziano, situé tout près de Rome, au bord de la mer, où il se rend assez souvent pendant les belles journées du printemps pour des parties de chasse. Cette magnifique propriété, qui s'étend sur une longueur de près de quinze kilomètres le long de la mer, est peuplée d'animaux rares : antilopes, daims, cerfs, sangliers, faisans, etc., qui vivent en pleine liberté dans une végétation luxuriante.

La propriété de Sant'Anna di Valdieri, lieu de résidence actuelle des souverains d'Italie, est située dans une région très pittoresque, dominée par la cime de l'Asta Sottana, au delà du torrent Gesso, non loin de la route qui mène au col de Tende. Les habitations, qui datent de 1865, servirent jadis de maisons de chasse à Victor-Emmanuel II, qui y fit de longs séjours. Ensuite, le roi Humbert et la reine Marguerite suivirent l'exemple du Père de la Patrie. Avec le temps, les maisons furent agrandies et embellies. Entourées de grandes forêts de sapins d'un beau vert sombre, c'est dans un site plein de poésie alpestre, où l'on n'entend que la plainte du vent dans le feuillage ou le murmure du torrent qui traverse le parc, que le roi, la reine et la princesse Marie, leur dernière enfant qui n'est pas encore mariée, mènent une vie de famille d'une simplicité plus patriarcale encore qu'à l'ordinaire.

Pour les habitants de l'endroit les souverains d'Italie sont des amis ; le Roi aime à s'entretenir familièrement avec les gens du village. Comme son grand-père, Victor-Emmanuel II, il ne dédaigne pas cette liberté, cette confiance que veulent bien lui témoigner les bons villageois. Le Roi passe une grande partie de sa journée à lire, à causer avec sa fille et à pêcher à la ligne dans le torrent. Le curé de Sant'Anna est son compagnon de marche. Tous les deux s'en vont faire de longues excursions dans les lieux alpestres non loin de la propriété royale. Mais les divertissements de Sant'Anna n'empêchent pas Victor-Emmanuel II de continuer à s'intéresser aux grands événements de la politique internationale, de même qu'à continuer ses importants travaux numismatiques. On sait que le Roi possède une collection de médailles remarquable et qu'il vient de fêter tout dernièrement son cinquantenaire de collectionneur. Le Souverain, qui n'oublie pas l'art d'être grand-père, consacre aussi une partie de son temps à jouer avec ses petits-neveux, qu'il affectionne particulièrement. La princesse Marie fait de grandes promenades dans le parc et les environs, vêtue d'un simple costume d'été, tête nue, savourant avec délices le charme de la vie au grand air. La reine d'Italie, aidée par sa fille, s'occupe presque essentiellement de bonnes œuvres. Elle s'en va porter du secours partout où il y a de la misère à soulager. Pendant son séjour, elle a installé pour les pauvres une cuisine économique, qui est dirigée par des religieuses. Chaque matin la Reine elle-même leur distribue un abondant plat de soupe chaude et du pain, le jeudi du fromage en plus, et le dimanche, elle ajoute une ration de viande et des fruits. Tous accourent, des coins les plus reculés des montagnes, pour participer au festin. Quelle joie sur tous les visages !

Le dimanche, la famille royale ne manque pas d'assister à la messe, célébrée dans la chapelle de la propriété. Souvent, les souverains se rendent à pied jusqu'à la petite église du village de Valdieri et vont s'agenouiller aux premiers bancs devant la foule des dévots composée de montagnards qui endossent ce jour-là leurs costumes pittoresques. Leur séjour à Sant'Anna est une grande joie pour tous les habitants des environs. A Valdieri les maisons sont pavées pendant la durée de leur villégiature et le curé affiche sur la cure, chaque année, une pancarte portant l'inscription latine : *Rex, Regina Principesque nostri, valet.*

Aucune visite ne vient troubler la vie des hôtes royaux, à part celle que leur fait quelquefois le prince Humbert de Piémont et sa jeune épouse Marie José de Belgique, fille du Roi Albert, qui viennent tous les deux de Turin en automobile. La fille aînée du Roi et de la Reine, la princesse Yolande Calvi di Bergolo, vient passer, elle aussi, une partie de l'été avec ses parents. Tous aiment à se trouver ensemble sans étiquette aucune, comme de simples bourgeois désireux de vivre le plus possible loin de la rumeur mondaine, ne cherchant leur plaisir que dans la vie de famille et la pratique des bonnes œuvres.

Charles CARRY

Portraits contemporains

Mgr Baudrillard

(De PARIS-CANADA)

L'Institut catholique de Paris, fondé par Mgr d'Hulst, vient de célébrer son seizantième anniversaire. De son recteur actuel, Mgr Baudrillard, qui en dirige les destinées depuis 28 ans, un ancien professeur de littérature française à l'Ecole Normale supérieure de Québec, M. Gaillard de Champris, a tracé un excellent portrait.

Né à Paris le 6 janvier 1859, Henri-Marie-Alfred Baudrillard, était le fils de l'économiste Henri Baudrillard, membre de l'Institut, et le petit-fils de Samuel Silvestre de Sacy, membre de l'Académie Française. Privileges précieux, responsabilités redoutables, tel était, dès son berceau, son lot providentiel. Autre privilège et lui, après coup, prend le caractère d'un présage : dès l'âge de huit ans, Alfred Baudrillard entre à cette Ecole Bossuet qu'un éducateur éminent venait d'établir dans l'ancien couvent des Carmes, là même où l'enfant d'alors devait passer plus tard près de cinquante ans comme professeur, puis comme Recteur. Suivant l'idéal de l'abbé Thenon, le collégien se prépare bientôt à devenir un universitaire chrétien ; de fait, il entre à l'Ecole normale supérieure où il compte parmi ses camarades Jean Jaurès, et cet Henri Bergson pour lequel, aujourd'hui encore, il professe un si affectueux respect. Agrégé d'histoire, il enseigne quelque temps en province, puis revient à Paris au Collège Stanislas.

Sa voie paraissait toute tracée : le doctorat, une chaire de Faculté, l'Institut. De fait, c'est bien ce programme que nous allons voir se réa-

liser, mais avec quelques variantes.

L'élève privilégié de l'abbé Thenon était devenu le fils spirituel de Mgr d'Hulst. A celui dont il devait un jour composer l'émouvante et magistrale biographie, il avait confié le secret de ce qu'il savait depuis longtemps : sa vocation sacerdotale. Sous sa direction, il s'achemina vers l'Oratoire. Bérulle, Malebranche, Gratry, Perraud, quels hommes ici encore, quels modèles et quels patrons ! Chez eux, le Père Baudrillard pourrait facilement réaliser son idéal d'une vie religieuse associée à l'apostolat intellectuel. Prêtre, professeur et savant, tel sera jusqu'en 1907 d'abord, celui qui, avec son enseignement à l'Institut Catholique, assure la composition de ces ouvrages, parfois considérables : « La Politique d'Henri IV en Allemagne », « Les Prévisions de Philippe V à la couronne de France », « Rapport sur une mission en Espagne », « Philippe V et la Couronne de France », (5 vol. in-8°). « Comment et pourquoi la France est restée catholique au XVIe Siècle ». « Les Normandis dans l'Eglise », « Le renouvellement intellectuel du Clergé de France au 19e Siècle », « L'Eglise Catholique, la Renaissance et le Protestantisme », « Quatre cents ans de Concordat ». On devine ce qu'un tel labeur, — encore n'avons-nous pas tout cité — suppose de santé, d'énergie, de discipline intellectuelle et morale. A quoi le prêtre, pour demeurer prêtre justement, devait ajouter une vie intérieure que seuls peuvent entrevoir ses intimes et dont le secret ne

guère qu'indiqué les mérites visibles de l'Universitaire, du Français et du Prêlat. Les vertus profondes du prêtre nous échappent pour la plupart ; encore qu'on sache bien autour de lui ce que représente telle petite lampe, qui dans le sanctuaire le plus intime du vieux couvent des Carmes, brûle chaque jour après minuit.

Mais ne dirons-nous rien de l'homme ? Deux mots à peine, pour ne pas encourir ses foudres.

Ce savant austère, ce chef qui sait commander, cet évêque qui n'ignore rien de la gravité épiscopale, peut être le compagnon le plus divertissant. Non seulement il ne dédaigne pas de sourire, mais il rit volontiers et franchement, il ne s'interdit ni le mot drôle ni l'anecdote plaisante. Et c'est pourquoi ceux qui le connaissent bien ne se contentent pas de l'admirer...

Ceux qui le connaissent mieux encore, dit-on, l'aiment comme il sait aimer. Il a des gestes brusques, des mots un peu rudes ? — Parbleu ! Mettez-vous à sa place, et recevez pour lui tant de fâcheux, imbéciles ou prétentieux... Vous renoncerez avant une semaine. — Mais lui, allez le trouver, un jour où il peut se détendre, ne serait-ce que quelques minutes. Son accueil sera familial ; souriant, oubliant son rang, son âge et ses soucis, il vous traitera presque en camarade... Allez le voir surtout un jour où vous serez las, inquiet, affligé. Ce jour-là, il laissera parler son cœur. Le chef ne sera plus qu'un ami, avec sa double tendresse d'homme et de prêtre. Et c'est par là sans doute qu'il ressemble le plus à ce Maurice d'Hauteroche d'Hulst dont il n'a parlé avec tant d'émotion que pour avoir discerné ce que son apparente froideur cachait de bonté profonde.

A rappeler ces faits, nous n'avons

Gaillard de CHAMPRIS

la Vie Économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

Nos exportations agricoles

Ce qui vaut bien mieux que toutes les lois sur la liquidation des dettes agricoles pour le relèvement de l'agriculture, c'est certainement la reprise de nos échanges avec les États-Unis. Depuis 1930, année où les Américains élevèrent contre nous leurs barrières douanières pour la dernière fois, nos exportations d'animaux vivants ou abattus se réduisirent à presque rien. Au mois de mai 1934, nos exportations d'animaux vers les États-Unis, dépassèrent 3 millions de dollars. Pour l'année finissant au mois de mai dernier, nos exportations totales sur le marché américain s'élevèrent à 23 millions et demi de dollars.

A quoi devons-nous cette reprise de nos échanges agricoles vers les États-Unis? A deux causes : à la sécheresse de l'année dernière et à la politique de restriction de la production agricole inaugurée par M. Roosevelt. Ce ne sont donc pas les traités de commerce qui sont la cause de ce relèvement passager de nos exportations agricoles. Débiteurs de nos voisins pour des sommes énormes, nous avons tout intérêt à conquérir de nouveaux marchés aux États-Unis. Il serait grand temps de reprendre avec nos clients américains les négociations de l'année dernière, interrompues on ne sait pourquoi, et qui avaient pour but de modifier dans le sens d'un accroissement des échanges nos relations commerciales avec les États-Unis. Ces négociations indispensables deviendront faciles dans la mesure où nous ferons des concessions et que les hommes d'État américains seront convaincus que nous ne pouvons leur payer nos dettes qu'en marchandises.

La semaine de cinq jours

On commence déjà à vouloir limiter la semaine de travail à quarante heures dans quelques industries canadiennes, en particulier dans l'industrie du bois. C'est là, d'ailleurs, une vue conforme en tous points aux recommandations du Bureau International du Travail. Dans quelle mesure la semaine de quarante heures relèverait-elle l'industrie du bois et de la pâte à papier? S'agit-il d'imprimer un mouvement de hausse à tous les prix déjà fort élevés? Comme le disent les auteurs d'un bulletin de la société *Mid-West Newsprint Manufacturers*, la semaine de quarante heures limiterait la production et stabiliserait les prix à un niveau raisonnable.

Cette idée de restreindre la production n'est donc pas encore morte malgré les expériences désastreuses de M. Roosevelt? Qu'est-il arrivé, en effet, aux

Etats-Unis? Aux temps héroïques de la NRA, en 1933, l'industrie du bois accepta d'augmenter le volume de ses prix de revient dans l'intention, louable sans doute, de hausser les salaires et de provoquer une reprise dans la fabrication de l'outillage. En fait, qu'est-il arrivé? Les prix de revient ont monté de 5 à 7 dollars la tonne et les industriels américains perdirent peu à peu leurs propres marchés au profit des pays producteurs de bois qui ne s'étaient pas embarrassés d'une NRA.

Voulons-nous faire la même chose au Canada? Augmenterons-nous nos prix de revient par une application intempestive de la semaine de quarante heures? 700 millions de dollars « congelés » dans l'industrie du bois à papier, n'est-ce pas plus que suffisant?

L'office central des confitures

Bien que dans notre province il n'en soit guère question, la loi sur les débouchés des produits du sol est toujours en vigueur. La dernière industrie à s'enrégimenter sous la domination d'un office central est celle des conserves ou, plus exactement, celle des confitures, en anglais *jam*. Depuis avril dernier les prix de gros, dans cette industrie, ont monté de 10 à 30 pour cent. Les prix de détail ont suivi. C'est là que le consommateur eut son mot à dire. Il remplaça tout simplement ses confitures du matin par du miel, du sirop d'érable, des fruits, tous produits non « codifiés ». Les fabricants de confitures s'inquièrent de cette baisse de la consommation. Jusqu'ici, l'office central n'a encore rien trouvé pour obvier à ce sérieux inconvénient. Il est probable qu'il ne trouvera rien du tout.

Les marchands de détail, pour la plupart, se débrouilleront eux-mêmes par des pratiques déloyales. Ils s'entendront avec leurs fournisseurs qui, pour le même prix, leur expédieront 110 caisses de tel ou tel produit au lieu de 100, par exemple. Rien ne sera plus facile que de couper les prix et les... jambes du concurrent honnête. La loi sur les débouchés aura été d'autant plus facile à tourner qu'elle est une mauvaise loi. Et, de plus, en quoi les fabricants et vendeurs de confitures peuvent-ils invoquer le « bénéfice » de la loi sur les débouchés? Cette loi n'était-elle pas destinée à l'usage exclusif des agriculteurs?

Jean-Marie NADEAU

La RENAISSANCE est un hebdomadaire unique en son genre au Canada français.

LA LANGUE DES AFFAIRES

(De l'ÉCOLE CANADIENNE)

FACILITÉ. — Abondance monétaire : la facilité de l'argent stimule les affaires. Au pluriel. Conditions de paiement avantageuses : Nous accordons à la clientèle toutes les facilités possibles.

FACTURE. — Nomenclature des articles composant une commande, avec indication de prix. (Ne pas dire *envoi*, traduction littérale d'*invoice*.)

FACTURIER. — Etablir un prix, l'inscrire sur une facture : Nous vous facturons ces articles au prix de revient.

FAILLI. — Adjectif et substantif. Celui qui a déposé son bilan : le commerçant failli, le failli.

FALSIFIER. — Mêler à un produit des substances étrangères. Dénaturer, contrefaire d'une façon frauduleuse : falsifier un acte, la comptabilité d'une maison.

FER. — Abréviation de chemin de fer : expédier des marchandises par fer.

FERME. — Offre qui engage celui qui l'a faite, dès qu'elle est acceptée : faire une offre ferme. Prendre à ferme, louer une exploitation aux termes d'un bail.

FERROVIAIRE. — Néologisme. Qui se rapporte aux chemins de fer : titres ferroviaires.

FEU. — Désigne l'élément lui-même : marchandises endommagées par le feu. (Le feu, considéré comme sinistre, prend le nom d'*incendie* : assurance contre l'incendie.)

FICHE. — Petit rectangle de papier ou de carton destiné à recevoir des notes ou autres indications : répertoire sur fiches. (Ne pas dire *carte*, d'après l'anglais *card*.)

FICHIER. — Classeur ou tiroir où l'on range des fiches.

FICTIF. — Qui n'existe que par convention : des valeurs fictives.

FIDUCIAIRE. — Chose dont la valeur repose uniquement sur la confiance du public : monnaie, circulation fiduciaire.

FINANCEMENT. — Néologisme. Action de financer, de faire ou fournir les fonds : le financement d'une entreprise.

FIRME. — Compagnie, société, raison sociale.

FISC. — Trésor de l'État, administration chargée de percevoir l'impôt : les abus du fisc.

FISCAL. — Qui se rapporte au fisc : tarif fiscal, tarif douanier ayant pour objet de procurer des ressources à l'État. (Ne pas employer *fiscal* lorsqu'il s'agit de l'entreprise privée.)

FONCIER. — Qui a rapport à un fonds de terre, à des biens immobiliers ; propriétaire foncier, propriété foncière, impôt foncier.

FONDÉ de pouvoir ou pouvoirs. — Personne autorisée légalement à agir au nom d'une autre personne ou d'une société.

FONDS. — Synonyme de *capitaux* : être en fonds, faire les fonds d'une opération, avancer, toucher des fonds. Ce mot figure dans diverses locutions, telles que fonds d'amortissement, de réserve, de prévoyance, de garantie, de roulement (*working capital*). Il désigne parfois les titres des emprunts d'un État : des fonds publics. *Fonds de commerce*, ensemble des éléments d'actif : local, stock, achalandage.

FORCE. — Il faut dire qu'un contrat, une police d'assurance, une loi sont en *vigueur*, et non pas en *force*, de l'anglais *in force*.

FORCLORE. — Empêcher d'agir en justice après un délai déterminé.

FORFAIT. — Traiter à forfait : s'engager à faire une chose moyennant un prix fixé d'avance.

FORMULE. — Modèle, texte invariable, document imprimé sur lequel sont ménagés d'habitude des blancs que remplit celui qui l'utilise : une formule de chèque, de connaissance, de transfert, etc. (Ne pas dire *un blanc*.)

FOURNIR. — Fournir sur quel qu'un, faire traire ou tirer sur lui.

FOURNITURES. — Ensemble de ce qu'on fournit : fournitures pour navires, fournitures de bureau.

Léon LORRAIN

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Physionomie du marché

Le marché de New-York continue son avance régulière et soutenue. On remarque aux États-Unis que les affaires maintiennent leur position et que la production de l'acier augmente tous les jours rapidement, ce qui indique que dans un délai relativement court la sidérurgie ne tardera pas à atteindre un nouveau maximum que l'on pourrait qualifier de « d'après-dépression ».

Si toutes les difficultés politiques et tous les problèmes qui en résultent sont loin encore d'être résolus, on constate néanmoins que l'opinion publique y attache une importance de plus en plus faible, parce que le Congrès refuse d'être entraîné dans un mouvement qui lui ferait voter une législation dangereuse. Même en ce qui concerne le marché du blé qui avait fait preuve d'une certaine faiblesse ces derniers temps, on remarque une reprise assez inattendue. Pour être bref, la physionomie du marché de New-York s'est améliorée au point de devenir excellente.

Quant au marché canadien, aussi bien dans le compartiment des mines que dans celui des industrielles, il reste pour ainsi dire à l'état stagnant. On observe le glissement habituel de l'achat de titres canadiens pour celui de titres américains, dès que ces derniers montrent quelque activité. Les ventes sont absorbées sans aucune difficulté et nous restons persuadés que, quel que soit le faible volume des achats de valeurs industrielles locales, ce mouvement est de la plus haute importance et se traduira inévitablement par un raffermissement des cours.

En fait, après avoir tenu compte de l'influence et des incertitudes qui précèdent chaque élection, il paraît de plus en plus probable que la fièvre spéculative qui se manifeste à New-

York est appelée à se propager jusque sur nos marchés.

Naturellement il est possible que l'activité ne porte au début que sur quelques titres cotés à la fois au Canada et aux États-Unis : des valeurs comme International Nickel, Ford of Canada, Hiram Walker, Pacifique Canadien. Il est indéniable que les compagnies susnommées sont appelées à profiter indirectement du mouvement de restauration industrielle aux États-Unis. Nous croyons également que parmi les valeurs nationales appelées à enregistrer des améliorations se trouvent Shawinigan et Montreal Power. Ces deux compagnies ont de très grandes chances d'enregistrer une augmentation de recettes durant les prochains mois.

Il y a également quelques possibilités de hausse, d'un caractère spéculatif, sur des valeurs comme Canadian Westinghouse, ordinaires, Canadian Car, privilégiées, Massey-Harris, privilégiées, Canadian Bronze et Building Products. Ces titres nous paraissent les meilleurs parmi ceux qui ont des chances de hausse.

Les aurifères

Il est très probable qu'un grand nombre de nos lecteurs possèdent un nombre respectable de valeurs aurifères et qu'ils s'étonnent de ne pas voir ces titres avancer comme ils le firent l'année dernière.

En ce qui concerne le groupe des mines « classées » (titres donnant des dividendes depuis plusieurs années) les recettes de 1935 sont dans plusieurs cas un peu inférieures à celles de l'année précédente. On ne cite pour ainsi dire pas d'amélioration de recettes. Si cette stabilité relative continue jusqu'à la fin de l'année — et c'est bien ce que nous croyons — il est logique et probable qu'il se pro-

duira un certain nombre de ventes de temps à autre de la part de détenteurs désirant se procurer des industrielles sur lesquelles les chances de dividende et de hausse sont plus probables.

Dans ces circonstances le marché des aurifères se maintiendra à des niveaux relativement peu intéressants, à moins toutefois qu'il se produise quelque découverte ou quelque amélioration inattendue dans le groupe des valeurs non classées (*junior stocks*) où des travaux importants de développement sont poussés.

Comme conclusion, il semble donc sage de réduire les engagements futurs sur le groupe des aurifères et de rechercher plutôt des industrielles de premier ordre ou des valeurs de services publics bien établis.

Questions et réponses

D.M. nous écrit : Me conseillez-vous d'acheter du C.P.R. dans les environs des cours actuels et attendez-vous une augmentation du transit sur le chemin de fer?

Réponse. — Nous conseillons vivement à toute personne qui n'attend pas des dividendes immédiats d'acheter des actions du C.P.R. et de les mettre en portefeuille. Bien que la puissance de recettes du C.P.R. soit diminuée et n'ait pas de chance de se rétablir d'ici longtemps aux niveaux de la période d'avant-crise, il nous semble qu'il faille s'attendre à une amélioration modérée des recettes de la compagnie. Au point de vue plus spéculatif, nous pensons que le C.P.R. est appelé à enregistrer quelques améliorations dues aux transports de la récolte de blé, et à suivre les avances de New-York.

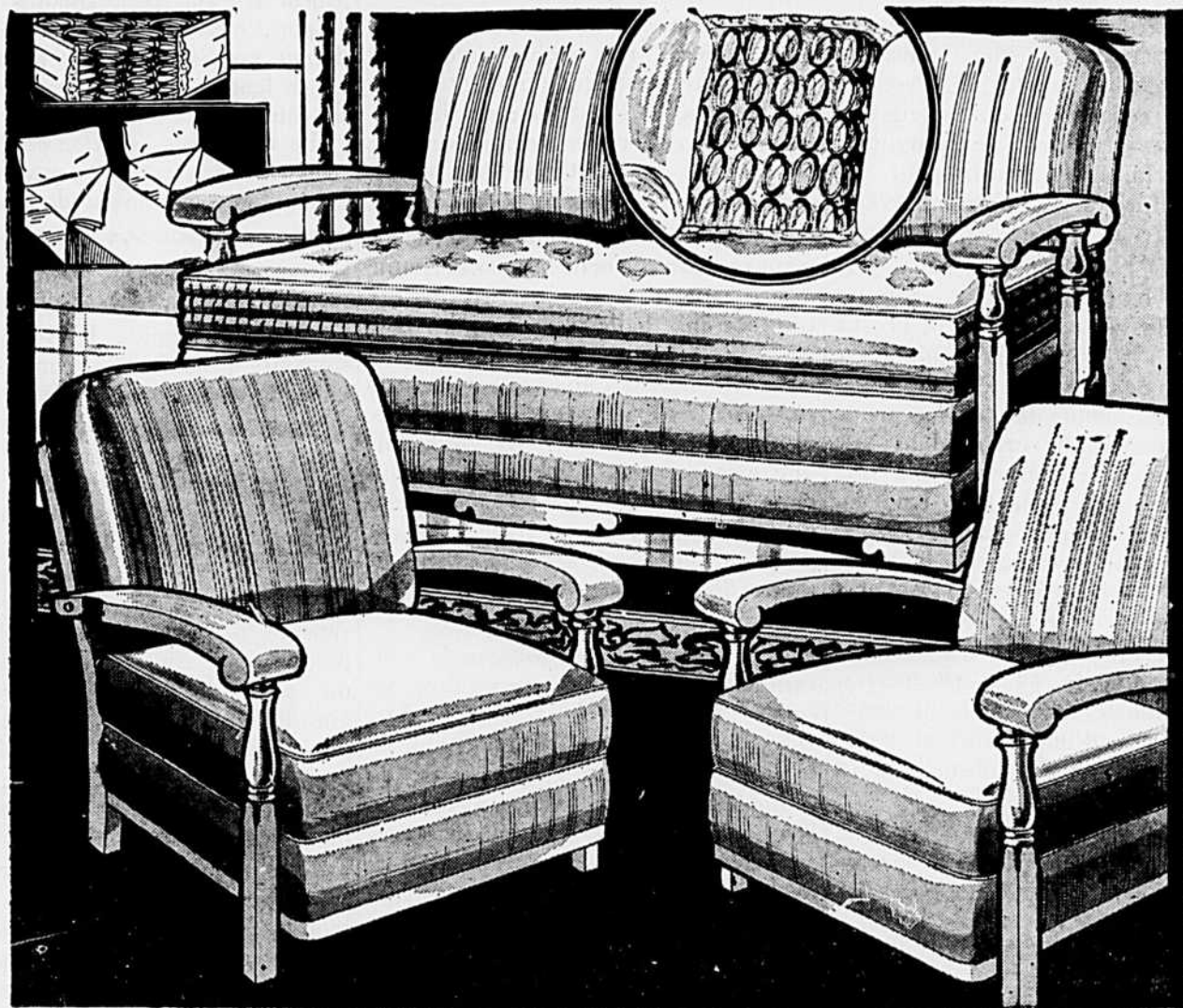
AUGUR

Supprime les éliminations et la chute des valeurs. détruit les pellicules.

CHEZ WOODHOUSE

VENTE SPÉCIALE DU MOIS D'AÔÛT AMEUBLEMENT

Ensemble de studio en noyer



Rembourrage à ressorts tel qu'illustré

Ameublement de studio en trois morceaux d'un beau style et d'un grand confort. Construit solidement en noyer, conformément à l'illustration ci-dessus. Le rembourrage du divan, y compris le dossier, est à ressorts et recouvert d'une étoffe durable. C'est là une excellente occasion de vous assurer un confort appréciable.

Premier acompte : \$4 — Versements mensuels : \$3
SANS INTERETS

Prix régulier \$115

\$69

WOODHOUSE & CO., Limited
105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal.

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton
Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin

Optométristes-Opticiens
à l'Hôtel-Dieu

CARRIÈRE & SÉNÉCAL

LIMITÉE

271 EST, RUE STE-CATHERINE

Tél. LA 7070

LA DERNIÈRE édition de notre Bulletin périodique contient une analyse concise et un jugement sur un titre américain que nous considérons comme d'un achat intéressant à l'heure actuelle.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE
IMMEUBLE ALRED, PLACE D'ARMES.
Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market
Canadian Commodity Exchange Inc.

APERÇUS SCIENTIFIQUES

L'agitation de la mer

La houle

Le commandant de vaisseau Choupaud donne, dans MER ET COLONIES, les précisions qui suivent sur l'agitation de la mer et ses causes :

La mer est un élément essentiellement mobile dont deux causes principales agitent la surface : le vent, qui soulève la houle, et la marée, qui produit les courants. Nous examinerons plus loin le phénomène des marées et considérerons d'abord l'effet du vent, sans entrer, toutefois, dans la théorie de la houle, ne voulant envisager, dans ces notes très simples, que ce qu'il est nécessaire de connaître pratiquement et ce que l'on peut vérifier de ses propres yeux.

La houle est une ondulation de la surface de la mer qui, sous l'influence du vent, se propage en longues ondes à profil cylindrique, à génératrices horizontales sensiblement rectilignes. Une houle d'Ouest, par exemple, est une houle venant de l'Ouest, allant vers l'Est et dont les crêtes sont, par conséquent, dirigées Nord-Sud.

Dans la courbe sinusoïdale que donne la section droite de la houle, le creux est moins accentué que la crête.

On définit la houle au moyen de trois éléments :

1° La longueur (2L) ou distance horizontale AB (fig. 1) de crête en crête. Elle est variable, suivant la force du vent et les parages, elle change fréquemment du simple au triple d'une lame à l'autre. Dans les grandes brises d'Ouest de l'Océan Pacifique Sud, la plus grande lon-

gueur moyenne observée a été de 230 mètres ; mais si l'on considère chaque lame séparément, il n'est pas rare d'en rencontrer qui atteignent jusqu'à 400 mètres de longueur.

Dans l'Atlantique Nord, pour les lames ordinaires, la longueur varie de 60 à 110 mètres et, dans les gros temps, de 100 à 160 mètres ;

2° La hauteur (2H) distance verticale de crête à creux (CD sur la figure 1). Quand la houle n'est pas déformée, le creux est, en général, le trentième de la longueur. Ainsi, 2 mètres de creux dans une houle régulière correspondent à une houle de 60 mètres de long environ. On a généralement tendance à exagérer la valeur du creux de la houle lorsqu'on l'estime à vue. Les plus grands creux observés et mesurés dans les grandes brises d'Ouest du Pacifique sont de 15 à 18 mètres. Là, pendant de longs mois, il vente coup de vent d'une direction constante, et rien ne fait obstacle à la propagation de la houle ;

3° La période (2T), temps que met une crête à remplacer la précédente au même point de l'espace. Le rapport $\frac{L}{T}$ mesure la vitesse à laquelle les ondes paraissent se propager. Notons qu'elles se propagent plus vite que le vent et qu'une longue houle, par calme plat, indique un coup de vent à une certaine distance, parfois très grande.

On constate, en regardant une mer houleuse venant battre une plage dont le fond augmente graduellement vers le large, que les crêtes sont d'autant plus rapprochées les unes des autres qu'elles sont plus près de terre. Donc, dans la formule $\frac{L}{T}$, L a diminué, T restant constant, c'est-à-dire que la vitesse de propagation a diminué et l'on constate aussi qu'une houle qui aborde une plage

vérifier de terre, au bord de la mer, qu'une houle très faible déferle en passant sur les hauts fonds (fig. 3). Les barres, à l'embouchure de certains fleuves et sur certaines côtes, notamment dans le Golfe de Guinée, sont des phénomènes du même ordre.

Clapotis. — Une houle qui vient frapper normalement un rocher, une falaise, un quai, revient en arrière comme une balle qui rebondit sur un mur. Chaque ondulation qui arrive en rencontre une venant en sens contraire ; au moment où les deux sommets se heurtent, ils soulèvent une mer pointue. C'est ce qu'on appelle le clapotis, parfois violent au pied d'un cap ; on y trouve même, dans certains cas, des mers démontées et il est alors prudent de donner du tour aux points.

Il en est de même lorsque le courant porte au vent, c'est-à-dire va contre le vent régnant. La mer, alors, se creuse et devient terrible si le vent et le courant sont forts ; de grands navires peuvent même en être gênés dans certains passages resserrés, surtout en grande marée, tels que le Raz Blanchart, entre l'île d'Aurigny et le Cap de la Hague, le Fromveur, au sud d'Ouessant ; le Raz de Sein, etc...

Mascaret. — Le mascaret est un phénomène, du même ordre que le précédent, qui a lieu à l'embouchure de certains fleuves, au moment où l'onde de marée y pénètre. Le courant descendant du fleuve étant brusquement renversé, il se produit une lame qui déferle dans le lit du fleuve et parfois sur ses rives, et avec plus d'intensité en grande marée. En France, c'est dans la Seine qu'on a observé le plus fort mascaret. Aux marées d'équinoxe, la barre peut atteindre, à Quillebeuf, une hauteur de 3 mètres et s'avancer avec une vitesse d'environ 8 mètres à la seconde ou 15 nœuds et demi. Dans la Gironde, le mascaret remonte parfois jusqu'à Bordeaux.

Raz de marée. — On appelle raz (ou ras) de marée un phénomène

obliquement s'infléchit pour s'étendre parallèlement au rivage.

Courants alternatifs de la houle. — Si l'on observe un petit objet flottant au ras de l'eau, on voit que la houle le soulève et le laisse retomber dans le creux suivant ; il est resté sensiblement à la même place. En réalité, en y regardant de plus près, il a été déplacé puis ramené en sens contraire à la même place. Il y a courant direct sur les sommets de la houle et courant de retour dans les creux : ce sont les courants alternatifs de la houle (fig. 1). On dit, en langage courant, que la houle soulève et ne déplace pas.

Lames. — La lame est une houle poussée et déformée par le vent. Les lames n'ont pas toutes la même hauteur ; les plus hautes déferlent parfois avec une grande violence, même par grand fond.

Lames sourdes. — Dans tous les fonds, une houle bien établie, régulière, met le même temps à franchir la distance qui sépare deux sommets ; mais, le fond diminuant vers la plage, les crêtes se rapprochent ; les pentes de la houle sont donc plus abruptes ; les courants alternatifs deviennent plus forts qu'au large ; la houle se transforme en lame sourde (fig. 2).

Brisants. — Si le ressaut du fond est suffisant, le courant alternatif direct pourra atteindre une vitesse supérieure à la vitesse ralentie de la propagation. Le sommet S, dépassant la houle, déferlera ; c'est ce qu'on appelle des brisants. Il est facile de

De l'insomnie

La privation absolue de sommeil, avons-nous dit dans une précédente chronique, est incompatible avec l'existence. Par contre il suffit de dormir pour pouvoir subsister pendant un temps d'une durée remarquablement longue, témoin le sommeil hibernant, ce curieux état d'engourdissement dans lequel se maintiennent pendant de longs mois certains animaux tels que la marmotte et l'ours blanc polaire ; sans être autrement constitués que les autres bêtes, il leur est cependant possible de passer tout l'hiver à dormir, sans boire ni manger. Il est dommage que l'homme ne soit pas ainsi fait. Que d'obèses, en effet, que de dyspeptiques et d'ulcères de l'estomac — pour ne pas parler des miséreux qui n'ont rien à se mettre sous la dent — accepteraient les yeux fermés, c'est le cas de le dire, d'entreprendre une cure aussi simpliste !

L'insomnie dépend d'un trop grand nombre et d'une trop grande variété de facteurs pour qu'il soit possible d'étudier ici le traitement qui convient à chaque cas. Une rage de dent ou un furoncle à la fesse tiendront éveillés un saint aussi bien qu'une crampole ; le cardiaque qui étouffe dans son lit, l'urémique que sa propre urine empoisonne, le dément, le benêt qui a voulu attraper un coup de soleil, l'anxieux que ronge le souvenir d'une vilaine action, voilà autant de cas, et il en est une infinité d'autres, qui relèvent d'une thérapeutique appropriée. Aussi bien, la pathogénie de l'insomnie ne peut-elle être éclairée que par un examen sérieux de tous les organes et de toutes les fonctions.

Une question se pose, par ces temps de chaleur étouffante comme du reste en tout autre temps, qui est la suivante : est-il sain de coucher nu ? Nous ne le croyons pas et voici pourquoi. Bien que la chaleur animale, qu'engendre surtout le travail musculaire, soit moindre à l'état de repos, la peau n'en continue pas moins de l'éliminer au même taux durant la nuit et cette déperdition de chaleur, lorsqu'elle est trop intense ou trop rapide, reste l'une des causes les plus fréquentes de refroidissement, de douleurs névralgiques ou rhumatoïdes, voire de pneumonie. Le renouvellement de l'air dans une chambre à coucher est certes indispensable à l'obtention d'un sommeil réparateur, mais en s'opposant au maintien d'une couche d'air chaud à la surface de la peau il laisse celle-ci sans défense contre une variation brusque de température. Les nudistes du paillasson affirment qu'il n'y a rien de tel pour aguerir contre le froid, encore que la résistance au froid ne mette nullement à l'abri de refroidissement — et puis, c'est un peu bête de s'endormir avec rien du tout pour s'éveiller le lendemain matin avec un point de côté.

Le temps que l'on doit consacrer au sommeil varie surtout suivant l'âge. Les enfants se doivent de longuement

heureusement assez rare que l'on observe surtout sur les côtes voisines de régions volcaniques. Ils sont, le plus souvent, produits par une éruption volcanique ou un grand tremblement de terre qui, soulevant la croûte terrestre qui forme le fond de la mer, met en mouvement une énorme masse d'eau et, si des côtes sont dans le voisinage, on enregistre parfois de véritables catastrophes. Généralement, la mer commence par se retirer pendant quelques instants, puis elle revient sous la forme d'une ou plusieurs vagues énormes qui anéantissent tout sur leur passage et pénètrent quelquefois à plusieurs kilomètres dans l'intérieur. C'est un des phénomènes les plus effrayants que l'on puisse contempler.

Lors de l'éruption de Krakatoa (île de la Sonde), en 1883, la commotion fut si formidable qu'elle occasionna en mer un ras de marée qui se manifesta successivement dans l'Océan Indien, le Pacifique et jusque dans l'Atlantique.

Sur une moins grande échelle, lors du tremblement de terre de Messina (fin 1908), il m'a été donné de voir les effets d'un ras de marée qui accompagna les premières secousses vers 5 h. du matin. Un brick mouillé devant Reggio fut soulevé par la lame et transporté à plus de 20 mètres dans l'intérieur des terres, tandis que la locomotive et les premiers wagons d'un train pendaient de la voie ferrée dans la mer. Dans le Sud de Reggio, le village de Pelaro, détruit par le tremblement de terre, avait été nivelé au ras du sol par les lames énormes du ras de marée.

Commandant E. CHOUPAUD

A SUIVRE

dormir parce qu'ils grandissent et que chez eux la vie cérébrale est peu intense ; nombre de vieillards au contraire ne dorment que très peu et cependant n'en souffrent pas parce qu'ils somnolent tout le jour. Pour ce qui est de l'adulte bien portant astreint à un labeur de moyenne intensité, un repos de sept ou huit heures est ordinairement suffisant. Un cerveau qui dort trop prend coutume de la torpeur et répond moins nettement aux appels, parfois pressants, qui lui sont faits à l'état de veille ; nous n'irons pas jusqu'à dire que l'insomnie est la marque des grands esprits, encore que l'Histoire en rapporte maints exemples, mais par contre il semble bien que l'excès de sommeil soit un facteur important d'abrutissement. Un bon dormeur n'est bien souvent qu'un mauvais coucheur qui accueille le jour non pas avec un sourire mais avec une grimace.

Disons un mot en passant de la sieste. Qu'il soit naturel de se reposer après les repas, on en convient d'autant plus que les animaux nous donnent à cet effet une magnifique leçon de choses ; instinctivement ils s'accroupissent dans une attitude qui permet un relâchement musculaire complet, et, le ventre sur la terre chaude, ils attendent béatement que la digestion se fasse. La sieste n'est préjudiciable à la santé que si elle est de trop longue durée parce qu'alors elle ralentit le temps de la digestion et cause l'insomnie nocturne. Un individu normal, celui surtout chez qui le foie fonctionne parfaitement, ne sent point le besoin de dormir après

les repas ; il se trouvera bien cependant de rester étendu pendant une demi-heure dans un fauteuil ou une chaise-longue, mais pas dans un lit.

Il est indifférent de prendre telle ou telle autre position dans le lit pourvu que l'on s'en trouve bien, et la meilleure est évidemment celle dans laquelle le sommeil vient nous surprendre ; notons simplement que les cardiaques dorment mal sur le côté gauche sans doute parce qu'ils perçoivent les battements de leur cœur avec une netteté qu'exagère encore le silence de la nuit. Un détail intéressant : doit-on recommander ou proscrire l'usage d'un ou de plusieurs oreillers ? Certains sujets ne dorment pas parce que leur cerveau présente à un degré variable soit de l'anémie, soit de la congestion cérébrale ; il est logique alors de recommander aux premiers de se coucher la tête basse et aux seconds de prendre une position demi-assise. Voilà un conseil qui frise l'empirisme, penserez-vous non sans raison, mais dans l'ignorance où nous sommes du mécanisme du sommeil et de l'insomnie nerveuse, les détails les plus insignifiants en apparence revêtent parfois un caractère de la plus haute importance.

Il en est ainsi de l'habitude de lire au lit. Non recommandable aux adolescents parce qu'elle peut être l'occasion de troubles visuels et d'attitudes défectueuses, la lecture d'un bon auteur — et davantage peut-être celle d'un détestable écrivain — est un des plus sûrs moyens de conduire le plus naturellement du monde au sommeil. D'autres petits moyens, tels que la répétition monotone de chiffres et de lettres, l'évocation obstinée d'une même image ou d'un même tableau, la résolution faite mentalement d'un cal-

cul difficile, auront de grandes chances de réussir, surtout chez les sujets qui sont sensibles à l'autosuggestion.

A ceux qui tardent de s'endormir, nous recommandons une méthode de gymnastique palliative de l'insomnie dont l'efficacité n'a d'égale que la simplicité. Le sujet s'étend de tout son long dans le lit en se raidissant de la tête aux pieds, puis il soulève un peu la tête et respire lentement, profondément. Après une vingtaine d'inspirations, les muscles restent toujours contractés, il lève alternativement la jambe droite et la jambe gauche ; laissant alors reposer ses muscles un instant, il soulève enfin son corps tout entier de façon qu'il ne prenne appui que sur la tête et les talons. La fatigue physique et la sensation vertigineuse qui résultent de cette gymnastique endorment généralement.

Pour ce qui est de l'usage des hypnotiques dans l'insomnie proprement nerveuse, nous ne nous permettrons d'en parler que pour le déconseiller formellement. Autant ils sont recommandables, voire indispensables, chez ceux qui souffrent ou qui sont agités, autant ils sont dangereux lorsqu'on s'en sert inconsidérément et pour le moindre motif. L'urée est un poison qui, lorsqu'il atteint dans le sang un certain taux, produit une somnolence aboutissant fatalement au coma urémique ; or, la plupart des hypnotiques, et ce sont aussi les meilleurs, sont des dérivés de la formule de l'urée et jouissent des mêmes propriétés à la fois hypnotiques et toxiques. Le choix, l'horaire, le dosage d'un hypnotique devraient toujours être jalousement laissés à la discrétion de l'homme de l'art.

Docteur G. A. SEGUIN

ELECTRIFIEZ VOTRE MAISON POUR VOTRE SANTE

Lui: "As-tu trouvé une mine d'or et engagé une cuisinière? Chaque repas est meilleur que le précédent et quelle variété!"

Elle: "La mine d'or, c'est notre réfrigérateur électrique. Tout se conserve parfaitement... rien ne se gâte. Nos repas sont meilleurs, plus appétissants et faciles à apprêter. Et pourtant, nos comptes de nourriture ont diminué."



NOUVEAUX TARIFS PAR KILOWATT-HEURE

13-70 2.52¢ 71-200 1.8¢ 201e kw-hr 0.9¢

kw-hrs et au-delà



Vous pouvez vous assurer tant de confort et de commodité pour quelques cents par jour simplement en faisant un plus grand usage de l'électricité dans votre maison. Les nouveaux tarifs promoteurs de consommation rendent plus économique que jamais le fonctionnement des appareils électriques. Les économies de temps, de travail et d'argent que permet l'électrification complète du foyer ne tardent pas à justifier la dépense minime encourue.

MONTREAL LIGHT HEAT & POWER

C O N S O L I D A T E D

1 Comme chacun sait, le mètre équivaut approximativement à 3 pieds 1-3.